

100 TITRES

POUR LA POÉSIE

Tout serait perdu. Et comme le livre un objet survivant, un anachronisme, la poésie (de langue française) serait un genre mort. C'est ce qui s'entend, c'est ce qui se lit, du moins de temps à autre, car la preuve que c'est mort, c'est qu'on n'en parle pas, et on n'en parle pas parce que c'est mort, les bavardages distillent leur suffisante tautologie...

Le parti pris ici est celui de la chose plutôt que du bruit, du réel plutôt que de la médiatisation, de la vie plutôt que du spectacle – ou de ce qui en tient lieu. Voici donc présentés cent livres d'aujourd'hui qui appartiennent à ce genre réputé mort, ou qui dansent dans les genres, justement. Cet ensemble ne prétend pas être un panorama de la vie de la poésie en France : tourné vers les poésies de langue française en France, il n'évoque pas l'activité de traduction, qui est d'abord une activité des poètes eux-mêmes, et depuis longtemps, et depuis toujours ; tourné vers les livres, il n'évoque pas l'activité essentielle des revues, et non plus les lectures, performances et autres manifestations publiques ; à une exception près (Boris Gamaleya), cet ensemble ignore les poésies des départements et territoires d'outre-mer, faute d'une

Muriel Bonicel

Muriel Bonicel débute à Paris le métier de libraire sous la houlette de Georges Dupré, à Autrement Dit, en 1979. Après une brève incursion dans les Pays de Loire, elle retrouve Paris et exerce depuis quinze ans à la Librairie TSCHANN, toujours aussi passionnée de littérature, de peinture et de poésie.

Éric Maclos

Né en 1957 en Haute-Marne.

Collabore à la revue Digraphe de 1984 à 2001.

Publie *Douze Fabriques aux carrés*

(Digraphe éditeur, 1996), *Sur tous les fronts*

(L'Atelier des Grames, 1999), *Une élégie du geste*

(La Feugraie, 2001), *Où ma petite France*

(Le Préau des Collines, 2003) et *La petite annonce faite à Jeanne-Marie* (Comp'Act, 2005).

Bourse de création du Centre National du Livre en 1998 et en 2003. Employé en librairie dans la grande distribution, il vit et travaille en région parisienne.

adpf ●

association pour la diffusion
de la pensée française

Ministère des Affaires étrangères
Direction générale
de la coopération internationale
et du développement
Direction de la coopération
culturelle et du français
Division de l'écrit
et des médiathèques

ISBN : 2-914935-75-7

EAN : 9782914935753

© mars 2006 adpf ●
6, rue Ferrus, 75014 Paris
ecrire@adpf.asso.fr

100 Titres... est une publication hors série de *Vient de paraître*. *Vient de paraître*, publié quatre fois par an et tiré à 12000 exemplaires, est diffusé dans les services et établissements culturels français à l'étranger.

Directeur de la publication :

Jean de Collongue

Rédacteur en chef :

Paul de Sinety

Édition :

adpf association pour la diffusion de la pensée française ●

Conception graphique :

David Poullard et Florence Inoué

Impression :

Imprimerie Dumas-Titoulet

Achevé d'imprimer à 12000 exemplaires en février 2006 à Saint-Étienne

Les textes publiés dans ce livret et les idées qui peuvent s'y exprimer n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs et ne représentent en aucun cas une position officielle du ministère des Affaires étrangères.

SOMMAIRE

4 **INTRODUCTION**

7 **OUVRAGES SÉLECTIONNÉS**

59 **INDEX** PAR NOMS D'AUTEURS

INTRODUCTION

**« Ou est-ce au contraire – champs célestes de pourpre où vogue
un rêve de papillon ! comme ce songe immense : venue des cieux
et à nous imposée, une faible ressemblance de la divine folie
qui fait danser en nous ce pouvoir et ce goût ? »**

Marc CHOLODENKO

CENT ET QUELQUES-UNS livres des poésies françaises
... et une manière d'avant-propos

Tout serait perdu. Et comme le livre un objet survivant, un anachronisme, la poésie (de langue française) serait un genre mort. C'est ce qui s'entend, c'est ce qui se lit, du moins de temps à autre, car la preuve que c'est mort, c'est qu'on n'en parle pas, et on n'en parle pas parce que c'est mort, les bavardages distillent leur suffisante tautologie...

Le parti pris ici est celui de la chose plutôt que du bruit, du réel plutôt que de la médiatisation, de la vie plutôt que du spectacle – ou de ce qui en tient lieu. Voici donc présentés cent livres d'aujourd'hui qui appartiennent à ce genre réputé mort, ou qui dansent dans les genres, justement.

Cet ensemble ne prétend pas être un panorama de la vie de la poésie en France :

- tourné vers les poésies de langue française en France, il n'évoque pas l'activité de traduction, qui est d'abord une activité des poètes eux-mêmes, et depuis longtemps, et depuis toujours ;
- tourné vers les livres, il n'évoque pas l'activité essentielle des revues, et non plus les lectures, performances et autres manifestations publiques ;
- à une exception près (Boris Gamaleya), cet ensemble ignore les poésies des départements et territoires d'outre-mer, faute d'une information suffisante et d'un accès aux livres produits, et nous en sommes désolés, et pensons que cette situation peut, doit poser question ;
- enfin, les anthologies en ont été exclues, dans un souci (naïf ?) d'honnêteté, puisqu'il s'agit d'un exercice qui y ressemble.

Pour se limiter au seul champ du contemporain, saluons donc ici le *49 Poètes: un collectif* de Yves di Manno¹, le *Poésie en France 1938-1988, une anthologie critique* de Henri Deluy¹, sans oublier les anthologies publiées à l'occasion des Biennales du Val-de-Marne²...

Ceci, donc, n'est pas un panorama mais, plus modestement, un échange entre deux lecteurs. Deux libraires se rencontrent, croisent leurs impressions, en s'efforçant, dans leurs choix, de donner une (petite) idée de la multitude: des esthétiques, des écritures, des aventures éditoriales... Bref, de la diversité et de la vitalité – oui – des poésies françaises. Comme pour toute entreprise anthologique, on se dira qu'il y a trop de ceci, pas assez de cela... Mais basta. On manque de tout. Et nous n'avons nul besoin de ce commentaire pour éprouver déjà des remords, mais que nul ne s'inquiète: la contrainte n'est pas l'oubli.

Depuis que tant de cadavres annoncent le Décès, c'est bien assez compliqué de vivre, et les chemins les plus alambiqués y deviennent tout simplement nécessaires.

Aussi bien passons-nous de l'irritation à l'enchantement, de l'interrogation à l'incertitude, les formes les plus savantes nous déshabillent de l'oubli, et le présent, après tout, est trop compliqué pour le lui confier.

Le lecteur repérera de lui-même – émergences, résurgences – les formes incertaines de ce bouillonnement, l'interrogation et la mise à distance du « poétique » comme du « littéraire », de l'opposition écrit/oral, de l'icône enfin, telle que toujours idolâtrée elle circule sous le nom d'image, et la présence enfin massive des femmes dans cette interrogation-là.

À peine cernée l'ombre s'échappe, et nous voici heureux et insatisfaits à la fois, fouler aux pieds l'océan n'est pas simplement fabriquer l'écume, on voit que faire des vagues n'est pas de saison, ou trop bien, selon comment on se place. La poésie, qu'on la lise ou l'écrive, la pratique de la poésie est cette incertitude posée sur l'épaule du langage, et il n'est de paysage que celui qu'on regarde, avant que de brandir le poing du fauconnier.

1. Flammarion.

2. Farrago.

INTRODUCTION

Nous sommes dans la langue, et dans les récits qui la traversent
– bords et bribes, enfin du cœur la porte se dévoile, et qui pourrait
d'un simple coup de main épuiser le ciel?

Et donc rien d'autre, ici, que l'apprentissage d'une lecture de l'infini.

Éric Maclos et Muriel Bonicel

Janvier 2006

Claude ADELEN
Soleil en mémoire

[Dumerchez, coll. « Double hache », 2002, 146 p.,
 17,50 €, ISBN: 2-912929-60-9]



9 782912 929600

● Avec « Le corps d'Eurydice », poème élégiaque à deux voix qui s'interroge sur la pertinence des mots, des images, le mystère de l'amour et la disparition, et « Au regard d'Antigone », le poète, dans la fréquentation douloureuse des statues, statues à demi rongées, figées dans le silence de l'adieu, du renoncement, n'en continue pas moins la conversation, le dialogue : « Un prosaïsme rythmé, une apparence / De spontanéité, mais la déchirure est absolue / Est à l'intérieur de la langue.

La poésie, soudain / Serait comme une irruption de l'inquiétude / Au milieu de la conversation. » Dans « Le Futur noir », réflexion sur le crépuscule, le déclin des jours, le désir immobilisé, subsiste une voix : « l'amère, la poésie. » « Paysages en surface » répond à l'urgence de nommer les lieux où écouter les arbres, les lumières, l'amour, et dans « Une saison profonde », poésie altière où s'inscrit « l'instant du mot », l'accord s'établit entre beauté et douleur : « Car à quoi suis-je bon / À nouer, dénouer dans ma bouche / Des phrases qui enlacent la / Beauté à la Douleur. »

Jacques ANCET
Diptyque avec une ombre

[Arfuyen, coll. « Les cahiers d'Arfuyen », n° 158, 2005,
 114 p., 14 €, ISBN: 2-84-590071-6]



9 782845 900714

● Ce diptyque, pour la première partie, est daté de mai 2000 à octobre 2001 et s'ouvre sur une supplique : « Que je sois... » Ces quarante-cinq neuvains délivrent un chant tenu parfois âpre, un semblant de rire. Après une écriture du deuil et de l'absence – *Le jour n'en finit pas* (2001), *La Brûlure* (2002), *La Dernière phrase* (2004), trois recueils publiés chez Lettres vives – semble renaître un accord avec le monde, se dessiner un paysage nouveau :

« Que la main s'ouvre et le monde avec
 Que tout s'y pose, que tout se change
 malgré la mort en cette lumière
 toujours vivante. »

La seconde partie date de juin à octobre 2003. La voix s'amenuise, l'écriture épouse une forme plus libre, un vertige l'habite. Confronté au monde, subsiste chez le poète un sentiment de perte, d'inadéquation : « L'espace vient à ma rencontre, il m'enveloppe, je suis perdu ».

Dans cette obstination à dire, à habiter l'absence, tel l'arbre auquel s'accroche le regard, « un arbre pour faire tourner le monde », demeure le poète ; il s'inscrit dans l'instant qui vacille, le tremblement des choses.

« Entre mes mains, le vide a pris la forme
 d'un oiseau. »

Didier ARNAUDET
et Jacques PERCONTE
**À surveiller de près,
à punir parfois**

[Le Bleu du ciel, 2005, 48 p., 15 €,
ISBN : 2-915232-15-6]



- Le CD qui accompagne le livre n'est en aucun cas le « double » sonore de la page. La musique mais aussi l'écho de la voix même viennent perturber, par de l'incident, de l'inopiné, le déroulement rêvé qui ne pourra avoir lieu, tant le poète mange ses vers (« Il n'est pas confortable / Pas confortable de marcher / De marcher au bord du précipice »). Nous sommes ici entre poésie sonore et performance en studio.
« Effacer le corps mais pas l'énergie ».

Isabelle BALADINE HOWALD
Secret des souffles

[Melville, 2004, 68 p., 11 €, ISBN : 2-915341-14-1]



- Le paysage est un panorama, un presque déjà inventaire, car parler le paysage, c'est un peu comme une langue étrangère. Et il ne s'agit pas seulement de l'impossible de la description ni de l'arbitraire toponymique : le paysage absorbe la parole et le regard de qui la profère et le dispense, abolissant aussi la distance et la possibilité de simplement nommer, obstacle majeur s'il en est.

Le paysage d'Isabelle Baladine Howald est celui de la débâcle et de l'impossible abandon, de la fuite et de la séparation, et sa force d'attraction silencieuse est ainsi battue en brèche (« Ce qui l'a toujours été / nous sépare / tous. [...] Qui aura décidé de la coupure. »). Mais il porte aussi, ce paysage, la destinée de ceux qui le façonnèrent et de celle qui le parle, dans la détresse de l'énonciation et du renoncement amoureux (« C'est une méthode d'oubli [...] J'écris pour aller plus vite que la douleur. »). Ces jardins-là suspendent la détresse sous un horizon d'orages et de guerres. La cendre, quelquefois, a le goût de l'amour.

Marie-Claire BANCQUART

Avec la mort.

Quartier d'orange entre les dents

[Obsidiane, coll. « Les solitudes », 2005, 148 p., 15 €, ISBN : 2-911914-84-8]



9 782911 914843

● L'âpreté du titre évoque un crâne mis à nu qu'adoucirait le fruit juteux, doux-acide et coloré, de l'existence ; vanité s'il en est des plus saisissantes. Le corps, la douleur, la mort et les mots sont les thèmes récurrents de cette poésie, corps aux os blessés, « déjà ravaudés », dont s'extirpe le poète avec force et humour : « Leur troupe je l'emmène et m'emmène avec elle » pour vivre en équilibre dans un monde de violence ; « entre unité et nullité / pourtant je vis équilibriste ».

Tout au long des quatre mouvements, ces thèmes constituent l'ossature du recueil : « arbre tout en direct/de la terre à la tremblée des feuilles », où la connaissance sensible de la nature se fait presque palpable. Le poète fait l'expérience de la sève, redevient celle qui du « dehors » regarde, comprend, reconnaît, et d'écrire :

« Je peux me réclamer d'être
ton héritier, l'arbre ».

Olivier BARBARANT

Essais de voix malgré le vent

[Champ Vallon, 2004, 144 p., 13 €, ISBN : 2-87673-384-6]



9 782876 733848

● Le vers – la question du vers – est bien sûr au centre de l'écriture – et de la lecture – de la poésie. Question contournée ou affrontée, mais toujours *devant*. C'est d'affrontement qu'il s'agit ici, lequel outrepassa – et donc installe – la mesure à douze de l'alexandrin, en des versets que l'on pourrait qualifier pour cela d'impériaux, si l'on aimait ce genre d'épithète.

« L'ombre dit : Toute beauté comme la tienne est en attente du bourreau [...]. Tremble dans chaque transparence une promesse de tombeau » annonce impitoyablement « Pas un quidam ne se sent vivre qu'il n'ajoute au néant son cliquetis intime ».

Ces *Essais de voix malgré le vent* se jouent bien du goût de l'époque, vue et lue par Olivier Barbarant, « né à Bar-sur-Aube », et dont les initiales sonnent ainsi l'écho de la rivière natale et de sa limpide fluidité.

Sylvia BARON SUPERVIELLE

Essais pour un espace

[Arfuyen, coll. « Les cahiers d'Arfuyen », n° 126, 2001, 80 p., 15 €, ISBN: 2-90-8825-84-8]



9 782908 825848

● En une alternance de vers brefs et tranchants et de séquences plus longues, la voix du poète réconcilie le dehors et le dedans, épouse la respiration des lieux, et, avec la vigilance de l'architecte, élève un édifice invisible où s'incarne le chant :

« La symétrie
des os institue
l'âme dont
l'hymne éclaire
le mètre du bâtisseur »

Sylvia Baron Supervielle, poète né à Buenos Aires, qui vit en France depuis 1961, pays et langue d'adoption, nous livre dans ce recueil une méditation sur l'espace du temps et du souvenir inspiré par la lecture du traité de Vitruve *De architectura*.

Philippe BECK

Déductions

[Al Dante, 2005, 106 p., 15 €, ISBN: 2-84761-080-4]



9 782847 610802

● L'écrit c'est citer, parfait anagramme, rien que tomber – crochets des pattes – dans le vocable qui balbutie sa parenthèse. Toujours, dans la tonalité – la surface de la conversation – la complicité s'accomplit, ou rien. Et la conversation écarte, entre ce rien et cet accomplissement: l'accompagnement des plis, par celui-là même qui écartant les rideaux les invente. « Les poèmes disent leur mot forçant Lecteur à la suite. » Ainsi familièrement le familier s'écarte, la conversation est mise à distance. Le texte répudie le commentaire, tant il le produit lui-même, dans une continue et insistante dérive. Lire Philippe Beck, c'est lire la poésie lue par lui. Lire Philippe Beck, c'est faire appel à tous ses livres, qu'on en remonte ou descende le cours, le fleuve ne laisse pas impassible. « Se taisaient / là en principe: papiers, / parchemins, qui murmuraient, / grondaient pour voir le jour. »

Mathieu BÉNÉZET

Médéa

[Flammarion, coll. « Poésie », 2005, 96 p., 15 €, ISBN : 2-08-068780-8]



9 782080 687807

● Ici, un – très beau – livre de ruses : ce livre-là n'est pas celui que vous croyez tenir, et ce que vous venez de lire n'est pas ce que vous avez lu. Ou comment un de nos grands modernes, et à ce titre un peu passé sous silence, passe son temps à brouiller les cartes et à mêler les genres, et tire le vers sur la scène. Le lecteur se reportera à la très belle postface de Xavier Maurel, qui situe utilement le texte dans l'œuvre de Mathieu Bénézet. *Médéa* est une pièce de théâtre. Un poème. Une lecture d'Euripide. Une presque transposition. Un souffle épique. L'éternité dans l'instant. Une fouille au corps de la tragédie. Mais surtout c'est un piège, un livre-piège qui force la voix, le lecteur se lèvera dans la chambre et lira debout donc et à voix haute, « C'est bien ton tour de toucher à l'horreur à la folie ». Le mythe est une vie en guerre que la mémoire porte en nous, et si le chant porte le mythe, la vie, la guerre et la mémoire – de la trahison au meurtre –, il porte le corps de celui qui, le lisant, l'écoute.

Maurice BENHAMOU

Lettres des anges

[Rehauts, 2005, 115 p., 15 €, ISBN : 2-9520415-5-8]



9 782952 041553

● Ce deuxième recueil des éditions Rehauts instaure le dialogue entre un poète et un artiste et offre un équilibre réussi. D'emblée le lecteur est pris dans une poésie tournoyante sur la page blanche. Spatialité du texte, « fragments de parole en houle... », à la recherche d'une langue, confrontée à l'épreuve du vide, cette poésie de l'indicible épouse le « tournoiement du temps » et côtoie les anges – oiseaux vivants – porteurs d'une lettre ultime. Vingt-sept encres de Chine de Jean Degottex, exercices de *Calligraphies de Rose, la rose*, jamais publiées, se font complices de cet « espoir de capturer une trace, un signe » et accompagnent ces « quelques toupies de mots/derviches tourneurs/dans les enroulements du temps » comme autant de pétales sur la page dispersés par la grâce de Maurice Benhamou.

Patrick BEURARD-VALDOYE

Itinérance

[Obsidiane, coll. « Le legs prosodique », 2004, 64 p., 12 €, ISBN : 2-911914-78-3]



9 782911 914782

● Voici, dans ce beau format du « Legs prosodique », des poèmes de voyage. Des cartes postales qui ne seraient pas que de vacances, mais de la vacance, de la disponibilité la plus vraie. Dédiées aux lieux, aux noms que les lieux portent, et à tout ce qui résonne entre les lieux, les noms, et celui qui vibre de la résonance. Car les lieux-dits se taisent – contrairement à ce que l’on croit – et se trouvent donc propices à l’exercice du droit de citer, « les noms perdus de Vroncourt-la-Côte », *au même titre* que Jérusalem-Est... Voici, dans une langue précise au lexique exigeant, le poème habité par le lieu, non sans humour, avec ce qu’il faut de grincements. « Et contribuant sans décri / à accroître le courant / l’homme endimanché est le premier / affluent de la Loire. »

Zéno BIANU

Pour une éternité langoureuse

[Le Temps volé, coll. « Pour un jour sans pain », 2005, 14 p., 12 €, ISBN : 2-916208-08-9]



9 782916 208084

● Ce recueil, septième de la collection « Pour un jour sans pain », est accompagné de deux dessins, au rouge généreux, d’Isabelle Cavalleri, par ailleurs éditrice au Temps volé. Livre soigné, au format étroit, tout en hauteur, qui participe au plaisir de la lecture, ce recueil s’ouvre par la notation : (sur un vers de Laurent Gaspar) « chant/dans les muscles du chant... » Poésie rythmée, poésie rythmique, qui bat sur un mètre court, en appelle à Thelonus Monk, à Marina Tsvetaieva, à Tchouang-Tseu, éloge du souffle, hymne à la poésie, louange du chant, ce bref recueil met en joie et s’inscrit dans le battement du monde.

Philippe BLANCHON

La Nuit jetée

[Comp'Act, coll. « Le manifeste », 2005, 172 p., 19 €, ISBN: 2-87661-309-3]



9 782876 613096

● Voici quelque chose d'assez rare, on pourrait dire, oui, un roman en vers. Un narrateur s'arrête – mais s'arrête-t-il vraiment? – dans les rues et il chante ce qu'il a cru voir, ainsi qu'on entend quelquefois le faire les enfants, dans une désinvolture inquiète, car qui veut raconter ne veut pas savoir comment ça va se passer toute cette histoire et c'en est une, d'amour, de mort et de vie, bien sûr. «Je veux la survie dit Jacques/de ce qui m'a traversé.»

Poème avec personnages, dialogues, monologues et scènes («ne pourrais-jamais/faire tourner mon époque/au col de ma chemise?»), il faudra laisser du temps à l'exposition et frémir au soupçon du drame. «La nuit jetée» est le titre de la dernière partie du livre, la nuit jetée, comme un manteau sur la cage de ce qui va chanter.

Yves BOUDIER

Fins

[Comp'Act, 2005, 80 p., 14 €, ISBN: 2-87661-353-0]



9 782876 613539

● Voici une stèle. Non pas un monument aux morts comme ceux qui furent érigés après ce que l'on nomma «La Grande Guerre», mais quelques fragiles colliers de feuillages et d'herbes sèches dispersés à même le sol de la page, signes pour une piste macabre où l'on marche sur les morts, où le poème – dans une superbe retenue de langue – dira les disparitions plutôt que les noms des disparus, sur une partition – marquée d'italique – qui fait sonner deux voix pour le même chant. «La suite est lenteur/car rien/n'est plus sauvage».

Pascal BOULANGER

Jongleur

[Comp'Act, 2005, 160 p., 19 €, ISBN: 2-87661-351-4]



9 782876 613515

● Le Jongleur sait le difficile point d'équilibre : ici, entre la phrase et le vers se développe une poésie du récit, dans un ni vers ni prose donc, dans lequel le silence joue le rôle du balancier. Le Jongleur est poète, de place en place il dit les vers, ou les chante, « sa parole tranche à vif et relève les morts ».

Jongleur est le premier d'un ensemble de trois récits-poèmes, et la succession de leurs titres donne à rêver : *Jongleur / La Nuit / Sur l'abîme du parterre*.

Le Jongleur est sujet de l'action, comme on dit, et objet de peinture, et sans doute miné par le geste du peintre, « il voit sept jardins qui sont autant de peintures », « un soleil se décolle du tableau », et « dans ce monde [...] il devient ce qu'il peint » ; mais « le soir tombe dans l'atelier où l'on ne peut plus peindre », la jonglerie ne semble pas que de parole, et le balancier assure au-dessus de l'abîme un bien précaire équilibre.

« Des boucliers peints se perdaient en mer en peinture comme en poésie, le lecteur titube devant ce qui se tait. »

Stéphane BOUQUET

Le Mot frère

[Champ Vallon, 2005, 108 p., 12 €,

ISBN : 2-87673-401-X]



9 782876 734012

● Voici un titre d'une belle simplicité, dont on devine que le texte va un peu la compliquer, un titre qui donne le projet de ce qui va être lu, entre la dédicace au frère et le texte dédié au mot « frère », au mot dans son épaisseur historique, culturelle...

Le mot « frère », oui, comme rapport à l'autre, toujours, le même et l'autre, comme se définit le rapport (ou le non-rapport), un livre ouvert, émouvant pourrait-on ajouter, et, pourquoi pas, en ce qu'il trace et tremble : un livre d'amour et de mort, et dans la danse qui les sépare et les rassemble comme vivre est difficile, la quête d'un monde ouvert comme des bras « étreints ensemble/alors par la gorge des oiseaux/où se déglutit tout ce temps ». D'entre les langues (l'anglais, le français) cet être-ensemble, dans la neige, le génie du lieu.

Patrick BOUVET

Chaos boy

[Éd. de l'Olivier, 2004, 99 p., 12 €,

ISBN: 2-87929-457-6]



9 782879 294575

● À sa façon, Patrick Bouvet nous donne des nouvelles du monde, de la langue-monde dans laquelle il entend le monde, et découpe cette langue-monde en séquences que je nomme sans hésiter poèmes (et l'on pourra toujours me disputer le terme), tant la découpe, ainsi efficace, dérègle ce qui est entendu. Entendons bien dans *Chaos boy* le chaos du monde, ou plus sûrement ce qu'il en est dit: informations, descriptions de séjours touristiques, meurtres, nouvelles technologies, serial killer, publicités, tests psychotechniques, etc. Entendons bien le chaos du monde, du réel comme du virtuel. Dans son travail de dépeçage des récits qui nous saturent, Patrick Bouvet affûte le rasoir d'une langue sèche, dont le seul effet est d'en être dépourvue: dans le récit du massacre, le massacre du récit, par juxtapositions, glissements, et sans aucune des bouées que pourrait offrir la rhétorique. Langue de constats, accumulations de catastrophes, sans ornements autres que sa propre précision: voici éparpillée sur la table la mécanique horlogère des discours dominants, et notamment médiatique, et ce démontage n'est pas sans susciter, outre un efficace malaise, une sauvage jubilation.

Jean-Luc CAIZERGUES

La Plus Grande Civilisation de tous les temps

[Flammarion, coll. « Poésie », 2004, 244 p., 19,90 €,

ISBN: 2-08-068718-2]



9 782080 687180

● Le premier livre de Jean-Luc Caizergues, hormis sa participation au *49 poètes: un collectif*, rassemblé par Yves di Manno. Je ne sais rien de l'auteur, sinon ce que m'en apprend la quatrième de couverture: il est machiniste à l'opéra de Montpellier. Et pour ce qui est de planter un décor, ça il le sait. De préférence avec un couteau dans le dos. Ou plus précisément des ciseaux. Car en poésie tout est dans la coupe voyez-vous. Le matériau est la prose (romans, articles de journaux). Le travail est la coupe. L'objet final est un livre de poèmes. Une recension de l'assassinat et du massacre. « Il a simplement usé d'œuvres romanesques, toutes disparues aujourd'hui », lit-on dans une manière d'avant-propos. Cette simplicité-là me paraît bien rusée, et je regrette bien de n'avoir pas les connaissances nécessaires à l'identification du mortel matériau, de ne pouvoir céder ainsi à la tentation d'un jeu qui serait sans doute vain, mais il me suffit de rêver de ce « toutes disparues aujourd'hui » pour m'assurer que lecteur, tu commettras bien d'autres crimes: il et je sont les personnages des poèmes, et l'on ne sait trop qui est la victime et qui le bourreau. Voici qu'un poète nous dit aujourd'hui quelque chose du réel et de son horreur quotidienne, comme si seule la poésie pouvait prendre le massacre par les cornes, quand nos romanciers fourbissent leurs bluettes à Goncourt. Mais, après tout, rien d'étonnant à ça. « La poésie est/un art modeste. »

Nicolas CENDO

Désaccordé parmi les ombres

[Spectres familiers, 1999, 60 p., 11,43 €,
ISBN : 2-90-9857-05-0]



● Nicolas Cendo nous invite à une lecture fuguée de ce recueil composé de quatre séquences : « Profils », « Une sorte de répit », « Un semblant de lumière », « Désaccordé parmi les ombres », qui enchaînent une suite de poèmes de 1 à 49 jusqu'à la dernière ligne éponyme du recueil : « ce murmure comme un air fredonné dans le fond désaccordé parmi les ombres. »

Les volets, les murs, la chambre filtrent la chaleur, tamisent la lumière et les sons. La chaleur blanchit les teintes. Les cèdres, les palmes, les persiennes, les balustrades re découpent l'espace. Tout est mouvance, replis sombres dans la nuit, froissement, tremblement.

« Sous le parfum des églantiers froissant les rires, une voix déjà te disait : "ce tremblement est trop pour toi." »

La voix du poète s'efface derrière le « tu », le « on » ; l'absence, l'oubli semblent guetter cette prose mesurée, élégante.

« On ne sait pourquoi l'espace se resserre en un extrême tremblement et quoi aimer plus aveuglément que cette hésitation au fond de l'air. »

Bernard CHAMBAZ

Été

[Flammarion, coll. « Poésie », 2005, 284 p., 19,50 €,
ISBN : 2-08-068783-2]



● Cet *Été*, c'est de l'entêtement. Un pari, tenir. Tenir à tout prix la pratique quotidienne de la poésie. Dans le goût de la saison comme dans la remémoration de ce qui fut, *Été* tient du journal comme de l'élégie, d'un roman – fleuve, bien sûr – dont le personnage principal serait la poésie, et si *Été* était un roman, ce ne serait pas d'apprentissage, mais du désarroi, du vital désarroi. « Il n'y a ni miracle ni consolation possible », nous dit Bernard Chambaz dans sa courte présentation de ce volume qui regroupe les cinq premiers chants de dix, les cinq cents premières séquences de mille et une. *Été* est à la fois somme et inachèvement, un théâtre dont les coulisses seraient le seul véritable décor, une chanson du geste. «...l'insensé/ ne sait même pas qu'il ne vit pas longtemps/ celui qui combat les immortels... »

Pierre CHAPPUIS
Mon murmure mon souffle

[José Corti, 2005, 72 p., 11,50 €,
 ISBN : 2-7143-0893-7]



9 782714 308931

● Liée aux éléments, aux paysages et à l'émotion qui les suscite sur la page, la poésie de Pierre Chappuis, tout à la fois «fulgurante, par saccades éblouissantes» et «d'une ample respiration, faitière, verticale, vivifiante», nous donne à lire les inflexions de la lumière, le froissement du vent, l'eau clapoteuse. Poésie brève et tranchante ou bien ténue comme en un souffle, un murmure à peine perceptible, elle est la trace fugitive de notre présence au monde ; elle nous entraîne, nous happe dans son sillage, à la fois douceur et vivacité. Ces vers brefs, interrogatifs, exclamatifs, pris dans le suspens des tirets, à la recherche du ton le plus juste, après maints reculs et nuances subtiles, nous délivrent un surcroît de conscience.

Judith CHAVANNE
Le Don de solitude

[L'Arrière-Pays, 2003, 54 p., 9,15 €,
 ISBN : 2-910-779-31-9]



9 782910 779313

● L'auteur s'efface derrière le « on » ; la parole est donnée aux jours et aux nuits, aux saisons et aux gestes ; c'est une voix pudique, retenue, qui se forge dans la solitude.

« Cette solitude dans laquelle il n'y a personne à relier. »

Le poète, bien qu'attentif aux êtres, à la nature, garde une grande réserve et se tient en retrait des choses pour mieux les accueillir.

« Mais on enfonce pour l'heure dans le secret jusqu'à la racine, il fait de nous, femme ou homme, des gens debout. »

Le Monde est signe pour peu qu'on sache le lire. Ce troisième recueil, après *Entre le silence et l'arbre* (Gallimard, 1997) et *La Douce Aumône* (Empreintes, 2002), confirme une voix discrète qui s'épanouit dans la magnifique suite de poèmes : « Gestes et oiseaux, fleurs et mots », publiée par Champ Vallon dans la revue *Le Nouveau Recueil* (n°74, 2005).
 À suivre.

Jean-Pierre CHEVAIS
Vénus n'en finit pas de naître

[Le Temps volé, coll. « Pour un jour sans pain », 2005, 26 p., ISBN : 2-916208-06-02]



● Sixième livre de la collection « Pour un jour sans pain », illustré par deux fines gravures de Didier Hamey, ce recueil dresse sept figures tutélaires du féminin : Ophélie, Bérénice, Ariane, Aphrodite, Aurore, Ève, peut-être, Eurydice, une dernière fois. En sept poèmes alertes, tracés dans une langue souple et sensuelle, pur mouvement de « l'entre-deux terre », où demeurent ces figures messagères de l'humain à la divinité, Jean-Pierre Chevais avec humour et dextérité épouse le sillage de ses belles tragiques et nous entraîne dans la danse, au cœur du monde. « Elle pleure la perte de cette terre autrefois/sienne où/chaque soir sous le poids de l'amour/elle laissait l'empreinte/de son dos. »

Francis COHEN
Monsieur le gros monsieur

[Théâtre typographique, 2004, 122 p., 16 €, ISBN : 2-909657-27-2]



● C'est s'arrêter qu'on doit, mais l'arrêt dont je parle tient le corps par les mains, c'est un livre, et mange le langage de celui qui s'y risque. Le lecteur tient une scène entre ses mains attentives, et ne peut échapper à cette voix qui résonne et qui n'est pas la sienne, et finit par entendre ce langage qui lui semblait si ardu, si étrange. Arrêtez-vous, arrêtez-vous à *Monsieur le gros monsieur*, et prenez le risque, arrêté, de ne plus savoir où vous êtes, ni dans quelle langue, ni dans quelle poésie. Car Francis Cohen sait tout ce que sait Francis Cohen de la poésie quand Francis Cohen écrit la poésie de Francis Cohen, et il joue aux petites voitures lancées à toute vitesse sur ce que Francis Cohen sait de la poésie quand il en écrit. Calmez-vous, allons, on va croire que je cède aux démons de l'explication ou du commentaire, non, je vous parle de vous avec ce livre entre les mains, et je vous dis aussi que vous lirez plus facilement la *Délie* de Maurice Scève quand vous aurez lu les vrais-faux dizains de *Monsieur le gros monsieur*, que vous ne sursauterez plus devant les interminables mots collés adjectivement de E.E. Cummings, sans parler du culot indispensable, après un sonnet célèbre, pour consacrer autant de vers aux voyelles : « La phrase en trop le force à une impossible gymnastique qui l'amène exsangue au bord de sa capacité [...], puis les voyelles glissent du dossier sans parvenir à rejoindre les cacahuètes ». De vers et de prose, si l'on tient encore à distinguer dans cet apparent désordre, « impossible, ça tourne », nous sommes dans les contrées de l'enfance, de l'amour et du langage, dans la violence et la drôlerie,

on voisine le Michaux du « Grand Combat », « il revient voir son revenir et se voit revenu jambe, genoux et doigt enfoncé [...] Retirées des surgissent dans les séquelles à marche rapide ». Voici un grand livre qui ne se prête pas au jeu des citations, sauf ironiquement à mon endroit celle-ci : « L'énumération est la preuve du mot qu'il ne peut pas. » Nous sommes dans les contrées de l'enfance, non seulement par la scène récurrente de la petite voiture, mais surtout par la mise en scène et en acte de l'acquisition/invention d'un langage qui va déplacer le blason érotique, le faire balbutier, le renvoyer à son impossible. Un langage déchiré, non pas comme d'un papier que l'on jette, mais comme d'un cri et de la gorge, et allez démêler ce qui des deux déchire, il y a du corps à corps là-dedans, du croc-en-jambe et du Jarnac, de la faiblesse et de la ruse, et de l'amour, de l'amour fou, et qu'est-ce qu'il nous faudrait de plus pour s'arrêter, l'amour la poésie, qu'est-ce qu'il nous faudrait de plus, ha oui, la petite voiture s'appelle « norev », entendez-le comme vous voulez, mais arrêtez-vous là, avec *Monsieur le gros monsieur*, dans ce qui sera le théâtre de vos mains.

Danielle COLLOBERT

- Œuvres I

[P.O.L, 2004, 432 p., 28 €, ISBN : 2-86744-999-5]



9 782867 449994

- Œuvres II

[P.O.L, 2005, 508 p., 25 €, ISBN : 2-84682-010-4]



9 782846 820103

• Dire l'importance de l'œuvre de Danielle Collobert dans la littérature contemporaine, et dire à quel point la lire aujourd'hui, c'est entendre autrement une grande partie de cette littérature-là. Dire que des amis, des écrivains ont joué jusqu'à nous le rôle de passeur pour cette œuvre, que grâce à Françoise Morvan – qui a établi cette édition – et à P.O.L – qui l'a publiée – nous avons entre les mains deux volumes essentiels. Le premier est constitué des textes publiés du vivant de Danielle Collobert – elle s'est suicidée en 1978. Le deuxième regroupe des fragments, des poèmes de jeunesse, des écrits retrouvés après sa disparition ainsi que des textes radiophoniques. Notes et notice biographique viennent compléter l'ensemble. Une citation ici semblerait bien dérisoire : c'est tout qu'il faut prendre.

Francis COMBES
Cause commune

[Le Temps des Cerises, 2003, 360 p., 18 €,
 ISBN : 2-84109-369-7]



9 782841 093694

• Toute l'histoire, et pour cause inachevée, des oppressions et des libérations humaines, de l'esclavage à l'« horreur économique ». Il n'est de vie que lutter, « se redresser comme font les arbres », et aussi contre sa propre histoire, sans en rien nier, sans rien ignorer. C'est parce qu'elle est commune que la cause ne peut être confondue avec certains de ses désastreux effets, et nous avons ici un rare exemple : un livre épique dans lequel l'épopée est mise à distance par le didactique, par l'ironie de l'exposition.

« Que vienne le jour / où toute créature / sera son créateur. »

Benoît CONORT
Écrire dans le noir

[Champ Vallon, coll. « Recueil », 2006, 224 p., 16 €,
 ISBN : 2-87673-432-X]



9 782876 734326

• *Écrire dans le noir* est composé d'un ensemble de textes qui ont accompagné l'élaboration de l'écriture de livres parus tout au long d'une vingtaine d'années ; ils interrogent les mots, ce que peut la poésie :

« *elle peut*, en une geste inouïe, consacrer le présent comme son unique temporalité », l'écriture « quand il faut construire des symphonies des plains-chants d'univers », le mot noir : « on est ce noir que l'on voit », *le théâtre de la voix*, *l'épaisseur noire* qui est cette douleur qui fore le poème.

« Ni vers, ni proses. Ce sont essais au verso de la langue versets. » C'est dans cette forme ouverte, le verset, en référence à Perse, à Claudel, à Segalen, à Jouve, que se tissent les mots de ce recueil, échos multipliés dans *le bruit des autres* :

« Tout ce qui meurt a vécu et c'est pourquoi
 les livres du
 deuil sont les plus vivants que je connaisse me
 donnent le plus le sentiment de
 l'envie de
 vivre encore être vivant et par l'ombre
 portée... »

Poèmes funèbres, ouverts sur la disparition
 et l'épaisseur du noir, ces mots disent pourtant
 – avec ironie et humour parfois – que cette vie
 est la nôtre.

Cédric DEMANGEOT

Obstaculaire

[La Feugraie, 2004, 92 p., 11,50 €,
ISBN: 2-905408-66-9]



● *Obstaculaire*, y entendre la montre de l'obstacle, l'éventaire des empêchements où la parole s'agrège et se dilue: l'obstacle, il ne s'agit pas ici de le contourner, ou pis encore de prétendre le vaincre, mais plutôt de se résoudre à l'inefficacité de la tentative, qui pour le coup vaut qu'on s'y emploie. Parler difficile, car c'est parler qui l'est, où l'on doit à chaque seconde franchir le pas. « Parmi les ânes je me balbutie », et ce balbutiement n'épargne pas le beau langage pour lequel il manifeste son dégoût, « salopes journalières connaissent ma dent », dans une succession de séquences hachées dont le souffle courbe la violence. Il fallait bien « les haltes de l'idiote », c'est la deuxième partie du livre, pour pouvoir souffler un peu, eh bien non, ce sera pour une autre fois, chaque poème est titré par une lettre de l'alphabet – ici livré complet – dont il semble ainsi l'ironique commentaire. L'idiote, c'est bien celui qui prétend parler, forcer sa gorge et le silence, et voici que prétendument franchies les difficultés, l'auteur entend, dans la troisième, s'adresser à quelques dédicataires, mais le titre choisi pour cet ensemble – « Ferraille » – tient autant de la dérision que de la provocation en duel, et je m'en réjouis: on ne gifle plus de nos jours, et l'on aurait pourtant matière à s'y occuper. Il y a bien sûr contradiction entre le balbutiement et la dédicace, entre la souffrance de l'âne et la posture du maître, et c'est dans cette tension que le livre de Cédric Demangeot (se) joue une partition sarcastique.

Philippe DENIS

Nugae

[La Dogana, coll. « Poésie », 2003, 90 p., 18,50 €,
ISBN: 2-940055-38-36]



● Cette poésie grave, proche du haïku (« J'ai tiré sur ce monde comme on dépouille une bête – il est là – Je suis sa nudité ») et intensément condensée (« distances intactes – être là tient du bémol »), montre une pensée en action qui capte chaque surgissement du réel, se les accapare et les restitue tel un diamant brut. Il s'agit bien là de fulgurances qui déchirent la trame des jours « desserrement, battements, rides, nerfs, heurts », de confrontations brutales, un regard, parfois, qui dénude:

« une fleur égarée sur une branche noire
m'a offert cet instant soudé »

Cette vigilance et ce dépouillement extrême – jusqu'à atteindre la matière même du poème – donnent toute sa force à la poésie de Philippe Denis. Il est des trêves, des douceurs, des consolations, dans cette « haletante discipline » qui privilégie le rien, l'aléatoire, le fugitif.

« Lumières, toute la journée venue
d'un citron à peine mûr »

Olivier DESCHIZEAUX

La Chambre close

[Rougerie éditeur, 2004, 72 p., 11 €,
ISBN : 2-85668-103-4]



9 782856 681039

● Pour un premier livre, une succession de poèmes en prose qui semblent quelquefois céder au lyrisme automatique et surréalisant, une suite d'ex-voto sans nulle reconnaissance ni nul aveu, fenêtres d'où s'absentent la faute comme le pardon.

La « chambre close » d'Olivier Deschizeaux n'est pas un simple voyage autour de la sienne : dans chaque page, incisive, saigne un monde, qui en sa lucarne peaufine ses vertiges. « Le monde marche sans gloire, et sans gloire il étreint mon judas de fortune. »

Yves di MANNO

Un pré chemin vers

[Flammarion, coll. « Poésie », 2003, 152 p., 16 €,
ISBN : 2-08-06-8438-8]



9 782080 684387

● Si ce n'était l'indéfini, le titre nous installe en territoire connu, qu'il convoque aussitôt dans cet écart : l'article, quoique n'étant nullement possessif, instaure en poésie une appropriation qu'il propose au partage, et il ne s'agit de rien d'autre ici que de la guerre portée dans les feuilles. Le parcours bien sûr importe plus que la destination, « Chemin vers » le souligne malicieusement. Entre le premier chant – « Au terme » – et le dernier – « Au seuil » – des huit qui composent le livre, fugitif, un déplacement. « D'un chanteur, d'un guerrier » et « Celui qui sait danser se penche sur les blés », autant que Ponge, c'est Virgile qui promène ici le chant des hommes. « Sans repentir la nuque / Et la gorge tranchées / À l'abri des fougères »

Christian DOUMET

La Décharge des années lumière

[La Dragonne, 2004, 50 p., 18 €, ISBN : 2-913465-33-1]



9 782913 465336

● C'est à une remontée brutale dans le temps, à un cataclysme, que nous convoque cette poésie, accompagnée dans sa fougue par les encres de Bénédicte Plumey. Étrange état de matière qu'une « même colère phréatique » anime. Cascades, cataractes s'y déversent, freux, corvidés, charognards, troupes et troupeaux peuplent ce poème noir.

Entre l'animal et l'humain, la distinction se fait mal :

« Qui l'ennemi, qui ? »

« Dresse, debout, sur pied ! » telle serait l'injonction du poème, qui de sa violence sourde, tente de hisser l'homme hors de cet état d'hébétéude que n'habite

« Ni révolte ni cri

Ni étoiles ni rêve ».

Ariane DREYFUS

La Bouche de quelqu'un

[Tarabuste, 2002, 120 p., 12,20 €,

ISBN : 2-84587-043-4]



9 782845 870437

● Le désordre, s'il lui fallait un nom, serait d'accueillir – toujours – l'autre dans la parole proférée.

L'autre, humain en ce qui le devine, ainsi le geste et la trace que le poème mémorise, tout à son travail. C'est d'amour qu'il s'agit bien sûr, en ce que le poème assemble et sépare, « La main qui écrit est seule », de peau et de parole, la bouche est celle qui parle comme celle qui embrasse, et comme celle qui se tait.

« Ta bouche me soulève dans mes lèvres [...]

Les baisers sans obstacles, j'ai traversé la beauté, / Aussi longtemps que la lampe [...] Une voix ténue.

Têtue. Discrète. Et pourquoi pas essentielle ? »

Antoine EMAZ Lichen, lichen

[Rehauts, 2003, 94 p., 15 €, ISBN: 2-9520414-1-5]



9 782952 041416

● *Lichen, lichen*, premier livre des éditions Rehauts, réunit un poète et un artiste: Antoine Emaz livre ses notes sur la poésie, questionnement qui se déroule comme les « rouleaux » d'Anna Mark, artiste d'origine hongroise, qui de ses dessins dépouillés accompagne et ponctue « ce mouvement d'écrire ».

Ce recueil en cinq parties réunit des textes parus en revues (« Poètes crânes », « Lyrisme critique », « Poésie, question ouverte », « Bribes ») et « Lichen, lichen », inédit qui donne son titre au recueil: « exemple végétal d'une résistance, d'une persistance nécessaire » qui sous-tend l'écriture d'Antoine Emaz.

Le poète s'interroge sur la pertinence des notes: « D'où la note, forme hybride mais adéquate, une façon de ne pas se déconnecter de l'élan. »

Il convoque Pierre Reverdy pour « l'émotion appelée poésie », André du Bouchet pour « ce travail de lime sur le texte » à propos de *Carnets 3*, et Jean Follain: « À la fois urgence, le poème comme précipité et menuiserie lente. »

Le poète nous fait part de ses doutes et capte le lecteur par la tension de l'écriture, l'énergie sensible qui se manifestent. Qualités présentes dans son dernier livre, *OS*, paru aux éditions Tarabuste en 2005.

Jean-Michel ESPITALIER Le Théorème d'Espitalier

[Flammarion, coll. « Poésie », 2003, 152 p., 13,50 €, ISBN: 2-08-068434-5]



9 782080 684349

● Théorème. On pourra discuter le terme, et lui opposer l'axiome, qui se suffit à lui-même. Voici donc le livre de la ritournelle, où retourner quand tout semble clos et où répéter à l'infini semble une ultime façon de déplacer le monde où nous sommes. C'est toujours surprenant, quelquefois réjouissant, et ironiquement dédié « à ceux qui comptent », sachant qu'en poésie on apprend effectivement à compter – ici des listes, des moutons, des dialogues, des poèmes, etc. « Quelque chose de rien dans chaque chose », le livre commence – et finit – par des pages noires dont une, ornée de deux cercles blancs, s'approprie les yeux du lecteur, « pour continuer regarder dans l'appareil ». Ritournelle et répétition, ça tourne, ça tourne en dérision, et nos yeux sont les anneaux de ça tourne.

Marie ÉTIENNE
Roi des cent cavaliers

[Flammarion, coll. « Poésie », 2002, 120 p., 14,50 €,
 ISBN: 2-0806-8276-8]



9 782080 682765

● « Il n'y a pas de vraies recettes pour guérir de l'effroi, même parler ne suffit pas. »
 Scènes délivrées avec précaution, presque parcimonieusement, tant une éventuelle précipitation semblerait compromettre la perception, puis la description elle-même. Tentative de restitution – celle du rêve? –, chaque page esquisse un récit plus vaste qu'elle, un récit morcelé dont la reconstitution paraît vaine. Pour brouiller davantage les pistes, on ajoutera que chacun de ces textes en prose est constitué de quatorze séquences, il s'agit bien de sonnets, forme close de l'univers clos, ainsi ouverts, par les glissements narratifs, sur les scènes et les pages suivantes. Quête et enquête à la fois, sans rien qui puisse décider d'une fin ni d'une destinée (« Le corps est sur les murs, il surveille les gisants »). Ce Roi met en échec toute tentative de résoudre l'énigme, quand il apprend à l'articuler. « Il boit du noir en traits, il voit des transparences. »

Sylvie FABRE G.
Les Yeux levés

[L'Escampette, 2005, 79 p., 13 €,
 ISBN: 2-914387-62-8]



9 782914 387620

● Dès l'exergue emprunté à Edmond Jabès (« Le livre de l'âme se lit les yeux levés »), le ton inspiré du poème nous est donné. Trois parties composent ce recueil:
 « Qui me donnera ce à quoi j'aspire? », « En un seul corps de vertu et de volupté », « Plus rien à saisir ». Une voix s'élève, faite d'interrogations, d'injonctions. On épouse le rythme, la respiration de cette quête où le vocabulaire mystique – extase, incarnation, âme... – révèle une aspiration vers la lumière, l'unité:
 « Tu es cette incarnation mortelle
 dans sa seule et impossible forme
 tu es obstinément créature d'amour »
 Cette poésie imprégnée à la fois par la pensée chinoise et la mystique chrétienne nous laisse entendre « la couture sonore du souffle et d'une voix ». Voix des plus attachantes où l'emploi du tiret comme signe de « L'entre », de l'incomplétude qui avive le désir, marque cette poésie dédiée à l'essentialité de l'amour; pensée contemplative dont Sylvie Fabre G. nous livre la quintessence:

« Il n'y a pas de différence:
 ce qui est devant nous
 est en nous
 la mer, le ciel, la terre et l'âme
 se perdent dans l'instant
 Tout existe
 et n'existe pas. »

Emmanuel FLORY
Intermittence des voix

[Rougerie éditeur, 2002, 80 p., 11 €,
 ISBN : 2-85668-087-9]



9 782856 680872

- « Il y a dans tes réveils / Un monde au bord du monde ». Un premier recueil, dont le titre même souligne la fragile multiplicité des voix qui l'habitent. La découverte d'un lyrisme en ses bordures maîtrisé, qui souligne la présence au monde et à l'autre par l'irruption de l'italique... On se prendra à ce qui pourrait être la remémoration d'un dialogue ancien, ici ravivé comme on dit d'une plaie.
 « Reste à lire [...] La langue d'autres saisons »

Frédéric FORTE
Opéras-Minute

[Théâtre typographique, 2005, 128 p., 17 €,
 ISBN : 2-909657-28-0]



9 782909 657288

- Ce livre (livret?) d'« Opéras-Minute », dont chaque texte est margé par une ligne verticale qui augure de la fosse et de la scène, de la cour et du jardin, ou plutôt de la cage du souffleur, un souffleur de rêves où le poème se perpétue, tel que le change la frontière qui le traverse, c'est toujours un autre qui parle, au-delà et en deçà, et la voix cette épaule qui lève le ciel, nulle frontière qui soit infranchissable. L'ensemble est enrichi d'un « index argumenté des formes fixes » que chaque page (dé)figure. Il faut accepter de se perdre lorsque l'itinéraire semble fléché.
 « Celui qui brûle la forêt, / fourbu, taille le cirque »

Boris GAMALEYA
Jets d'aile-vent des origines

[Éd. Jean-Michel Place, 2005, 104 p., 14,50 €, ISBN : 2-85893-847-4]



● S'agissant d'un poète de la Réunion, on devrait se garder d'évoquer (sempiternellement) l'exotisme luxuriant et autres babioles à l'usage de l'industrie touristique. (Soyons justes, la littérature latino-américaine n'échappe pas non plus à la chose.) Pourquoi ne pas noter plus simplement la générosité et l'ampleur ? Dans le choc des langues, voici volcan, voici fusion, sous le ciel déchiré par le seul chant du coq, cette dualité, le cosmos et la solitude, le complexe et l'unique. « Il y a toujours dans l'art de l'aube – haute norme du coq – un concert écartelé. »

Isabelle GARRON
Face devant contre

[Flammarion, coll. « Poésie », 2002, 266 p., 19,80 €, ISBN : 2-0806-8277-6]



● Faire sonner l'étrangeté du titre, qui est aussi celui du dernier poème du recueil. Le compter pair, pour le mieux entendre. « Face » pour un, qui déjà suppose la parataxe pour défier la lyrique. C'est tout inavoué, que les signes qui ponctuent ainsi la voix, comme coupant la marche de qui parle, et lit à voix haute. « or si sienne / au fond / . qu'à ce point / il faille / ». Chaque fois, le point occupe la fin, mais la fin ramène à ce qui la plie, cette injonction majuscule que les lèvres délient, cette suspension que la bouche soupire : où déjà vous n'êtes plus, nous voici, où vous n'êtes pas encore, nous voilà. Tout l'art de la note, la grâce d'une marche délicieusement bancale. Rien qui démontre : la preuve est seule, et chaque vocable citation de lui-même. « [...] distillation lente / des alcools de fruits ».

Jean-Louis GIOVANNONI

Danse dedans

[Prétexte, 2005, 118 p., 11 €, ISBN: 2-912-146-23-2]



9 782912 146236

● Curieux titre, *Danse dedans*, à la fois mouvement et intériorité. Écriture non moins surprenante: des vers brefs hachés, syncopés, des liaisons syntaxiques qui impulsent le rythme, relancent le mouvement en cinq montées étayées par un vocabulaire généreux, une violence sourde, une jubilation des mots portée jusqu'au paroxysme:

« poussée
poussée
joie ultime
et
l'effondrement. »

Sont évoquées des expériences physiques d'une force extrême, la marche, la chasse, l'animalité, la naissance. Jean-Louis Giovannoni explore le corps de l'écriture et renouvelle sa langue poétique depuis *Pas japonais* ou *L'Invention de l'espace*, ainsi que sa prose au ton ironique, sarcastique, celle du *Traité de la toile cirée*, du *Journal d'un veau*, premier roman intérieur suivi d'un second en 2005, *Le Lai du solitaire*, d'où émerge une voix nouvelle et puissante.

Antoine GRAZIANI

Coïncidences

[Clivages, 2005, 105 p., 12 €, ISBN: 2-902502-64-8]



9 782902 502648

● *Coïncidences*, deuxième recueil de l'auteur paru aux éditions Clivages après *Rubrica* (1990), est composé d'une suite ininterrompue de poèmes brefs, ne dépassant pas neuf poèmes pour la plupart, atteignant trente-et-un poèmes pour le *Jour* et se réduisant à trois courts poèmes dans le *Souffle* qui clôt le recueil. On y déchiffre une écriture du monde à la graphie précise qui fait lever les astres, les constellations, les aurores, en une large respiration épousant le mouvement de peindre dans une tonalité fauve pour « Séismes et cavernes ». Le titre du recueil nous est suggéré dans une suite de trente-et-un poèmes, écrits comme en miroir, sur la mort de Tristan et Iseult:

« l'étoile	l'oubli
se désécrit	est la coïncidence
dans la fleur	
myosotis	
qu'à travers le temps	
elle regarde	

Cette écriture de la mémoire et du temps à la fois dense et resserrée, riche et colorée, donne à voir le monde dans ses ténèbres et sa splendeur.

Philippe GUENIN
Mondes récitatif

[Dumerchez, 2001, 32 p. et 1 CD, 22,50 €,
 ISBN : 2-912927-48-X]



● Le chaman, le son et le chant : quand tout ce qui n'est pas défait semble vain, il faut encore dépenser de l'incantation. Le chant est ici fait de laisses monosyllabiques, dans les ruines des langues après la guerre, et le sorcier croit-il encore lui-même à la guérison que son chant devrait porter, et son corps / langue peut-il accueillir la souffrance du monde ? Grave, la litanie réfute la communication comme la communion, le chant seul peut se mordre les lèvres.

«...radieux dans ce désert de l'oreille un instant ôte / tout tohu bohu»

Bernard HEIDSIECK
Derviche/Le Robert

[Al Dante, coll. « Niok », 2004, avec 3 CD, 30 €,
 ISBN : 2-84761-026-X]



● Voici un texte – partition serait un terme plus juste – pour voix et magnétophones, et le livre ne comporte pas des CD simplement parce que c'est la mode. Ce beau volume – graphiquement très réussi – donne à voir et à entendre un abécédaire saisi à travers vingt-six fois dix mots rares, ou, nous dit l'auteur, inconnus de lui, chacune des lettres donnant lieu à un texte télescopé et syncopé par les oppositions qu'il déploie : écrit/oral, mot rare/langage courant, conversation/soliloque, etc. Un avant-propos de l'auteur, « Notes a posteriori », éclaire la genèse du travail de ce que l'on peut nommer, pour le coup véritablement, une voix singulière de notre époque.

Christian HUBIN

Laps

[José Corti, 2004, 123 p., 14 €, ISBN: 2-7143-0861-9]



9 782714 308610

● *Laps* est le dixième volume du même auteur à paraître depuis 1986 aux éditions José Corti. Christian Hubin y poursuit sa traque de la poésie: poésie elliptique, sans sujet ni objet, où affleure la plus affinée perception du monde; poésie du mouvement, du souffle qui se glisse dans les interstices du sens et de la compréhension: «où/de micro-intervalles/de plus/de plus/appuyant.»

Un vocabulaire précis – *neume* (notation musicale), *stase* (terme de médecine)... – était cette poésie sans objet, ni sujet donc, véritable sismographie du temps et de l'insaisissable: «Et spirale/l'originel/de l'égouttement.»

«Comme, Dans, Et quand...», autant de notations à ce plain-chant, qui dessinent dans l'*entre*, séparant et unissant tout à la fois les fragments de cette vaste partition qu'il faut lire d'un seul souffle.

Gilles JALLET

L'ombre qui marche

[Comp'Act, coll. «Le Manifeste», 2004, 150 p., 17 €, ISBN: 2-87661-305-0]



9 782876 613058

● Moments intenses que ces textes, dont le sens se lie et se délie, au rythme «de la main qui écrit, dans l'alternance du blanc et du noir», dans le fait et le défait de la pensée, moment d'extase qui englobe en une même compréhension «La Soulessie»: «Au même moment sont la fleur en bouton, la fleur épanouie et la fleur fanée.»

Un monde complet, qu'il faut explorer parmi les instants, les voix, à la recherche d'un langage, d'une syntaxe particulière, comme dans cette ébauche de Hölderlin: «Apriorité de l'Individuel», qui prend place, en équilibre, autour des textes du poète, à moins que ce ne soit le contraire, ou plus logiquement le cœur même du recueil.

Réflexion sur le mouvement, la forme, l'achèvement, ce livre tissé d'inquiétudes, de questionnements («Enfant toujours enfant/entouré de cyprès ou de laurier»), tente de dessiner «la forme de l'île elle-même» comme lieu de complétude du féminin et du masculin, lieu de naissance de la voix. «La vitre lumineuse», magnifique chant, offre un élément de réponse: «Une vitre, pourtant, et la lumière aveugle donnant unité à tout.» Dans la dernière partie «En, Journal d'Engadine», le poète, «ombre qui marche», tente de déblayer le langage, mot par mot, pierre par pierre, pour atteindre à la poésie, au silence donc, puisque «Un poème c'est!».

Frank André JAMME
La Récitation de l'oubli

[Flammarion, coll. « Poésie », 2004, 200 p., 18 €, ISBN : 2-08-068717-4]



● Ce recueil réunit un ensemble de poèmes : *Absence de résidence et pratique du songe* (1979-1984), paru chez Granit en 1985, défini par l'auteur comme six avancées, six voyages ; *La Récitation de l'oubli*, publié chez Fata Morgana en 1986, écrit dans un état second suite à un accident survenu en Inde ; *Un diamant sans étonnement*, paru aux éditions Unes en 1998, composé d'une seule traite, comme dicté par une voix intérieure.

« Mais comment donc se rapprocher du diamant ». Le poète poursuit une méditation en courts et denses paragraphes qui donnent à entendre et à voir une prose musicale tissée de songes, de visions colorées, habitée de voix souvent féminines qui interrogent le mystère de la langue, cœur de la création.

« Rien ne semble plus le mystère que le simple, celui dont le chant est enfoui, qui ne se manifeste pas ».

Dans une langue simple, à la fois distante et amusée, le poète épouse la voix des songes « les songes : comme nos dieux », où affleure la réalité qui agit comme un philtre.

Petr KRÁL
**Le Poids et le Frisson
 ou Moulé tremblé**

[Obsidiane, coll. « Les solitudes », 1999, 94 p., 13 €, ISBN : 2-911914-18-2]



● « Et que dire maintenant sinon l'aventure des vastes routes. »

Ainsi s'ouvre ce recueil de Petr Král, dans un souffle, un halètement, une vague qui nous prend, nous dépose, un ressac, un vers syncopé :

« Tout l'espace qui nous déborde, qui intact, s'ouvre

devant nous et appelle la conquête. »

Une poésie toute d'assonances, d'échos que le peu ou l'absence même de ponctuation accentue encore dans un jeu de lumière et son tremblé. L'homme est livré à sa nudité, à sa solitude, simple silhouette,

« sans autre profondeur que celle de la fêlure, du frisson et des mots pour le dire ».

Des lieux de passage, hôtels, cafés, arrière-salles où « il pensait qu'il n'était chez lui qu'en voyage », des villes (Lisbonne, Barcelone) où le rattrapent l'histoire et ses conflits avec en fond « le glissement des mitraillettes ».

L'âpreté des images : « Fauché par le plaisir on s'écroule comme sous une rafale. »

Peu d'instantanés de grâce : « Entrer en toi, c'est déjà partir ensemble sans peupler l'étendue, notre danse commune l'aide à respirer. »

Serait-ce la condition de poète ?

« Tout à son entêtement n'être qu'un trait

luisant décoché par le jour. »

Virginie LALUCQ et Jean-Luc NANCY
Fortino Samano

[Galilée, 2004, 126 p., 18 €, ISBN : 2-7186-0652-5]



9 782718 606521

● C'est une photographie. Celle de Fortino Samano, lieutenant de Zapata, juste avant son exécution, « exigeant de garder les mains libres et les yeux sans bandeau, fumant, le dos au mur, son dernier cigare ». C'est une photographie. Ou, plus précisément, car la photographie n'est pas donnée dans le livre, le poème de Virginie Lalucq est une tentative de restitution de la photographie par la parole, durement interrogée, et cette restitution s'accompagne d'une dilution, inverse mouvement, d'une atomisation de l'image. La photographie n'est pas donnée, il ne faut pas tricher, le texte doit être sa propre légende, celle qu'il construit et interroge. Le texte de Jean-Luc Nancy est une tentative de restitution du poème – ainsi répété, page par page, dans cette seconde partie du livre – par le commentaire, tout à son italique et à son affaire en ce livre diptyque. *« Un poème est ce qui se glisse dans la gorge et dans la langue de son lecteur/ auditeur et qui le fait parler, qui lui prend les mâchoires, les lèvres et le larynx pour le manger du dedans. »*

Alain LANCE
Brefs du vingtième

[Tarabuste, 2004, 84 p., 12 €, ISBN : 2-84587-070-1]



9 782845 870703

● C'est du siècle qu'il s'agit. Un trait de plume, et le voilà traversé. Brefs sont les poèmes, oui, qui tiennent l'histoire – la grande, il paraît – aux creux des paumes, dans une langue où la distance ironique ne laisse aucune chance aux épanchements ni à la nostalgie. Voilà qui aide à relire de l'espérance, pour qui veut changer la couleur du ciel. « Au plus profond ce n'est qu'une enfance nouée Où les mots le silence retiennent Un fragment de mer qui sans fin remue Des existences infimes dans le bleu du matin »

Pierre LARTIGUE
La Forge subtile

[Le Temps qu'il fait, 2000, 120 p., 13,50 €,
 ISBN : 2-86853-326-4]



9 782868 533265

● Un « avant-dire » introduit les trois formes poétiques, sonnets, chansons en octosyllabes assonancés et sextine (forme inventée par Arnaut Daniel au XIII^e siècle), par lesquelles le poète de *La Forge subtile* va « s'engager dans l'écriture jusqu'au ravissement ».

Trois sonnets ludiques précèdent le jeu métrique et grammatical des quatorze sextines où les mots rimes servent une rêverie sur le temps, le cerf-volant, une recette de daube, une méditation sur douze dessins, et qui s'achèvent par un conte :

« J'hésite entre deux images pour la chute,
 Celle de cette neige sèche qui tombe

sous les pains coute-

Lassés avec des pulsations très courtes
 Et celle d'un gant d'eau fraîche au matin :

le couch-

Armant de la petite boulangère qui chante. »

Suivent quatorze chansons, une grave rend hommage à Robert Desnos :

« Voici le pont du jamais plu
 Où Rose Sélavy s'est tue. »

Le recueil se termine avec la lecture des feuillets d'un inconnu du XIV^e siècle, découverts à la bibliothèque de Carpentras ; le poète décrypte le processus de fabrication d'un sonnet : *Sonnet pour la Fauconnerie de Charles d'Arcunia*... Au grand plaisir du lecteur, dans une langue suave, se côtoient contraintes et facéties.

Emmanuel LAUGIER
Suivantes

[Didier Devillez, 2004, 94 p., 12 €,
 ISBN : 2-87396-095-7]



9 782873 960957

● Rêveur attentif, on se laisse entraîner à la lecture du poème, « Au petit galop léger du poème », fait de bouts de riens raccordés comme un film, un négatif – petits riens qui impriment la plaque sensible du poème, épousent son ralenti, ses images surexposées, saccadées : *Suivantes* à l'autre bout de la place, à Cunéo, au milieu de la place :
 « parti dans le hors-champ,
 loin où s'annulent les images
 loin au bout de la place... »

Ces suivantes peu bavardes qui accompagnent en fond le poème où sujets et événements dépliant le corps de l'écriture dans un éternel recommencement, dans un écart où s'inscrivent les données du réel – la mort du chien, l'homme à la tête de boxeur, le petit garçon au short court.

Jacques LE SCANFF
Miettes de maquis

[Le Préau des Collines, 2005, 58 p., 10 €,
 ISBN: 2-914945-68-X]



9 782914 945684

• Tout est promenade, et la conscience, nomade toujours, dans les paysages qu'elle épouse passant le marcheur, promène ses bribes de récits dans le verre cassé des images, éclats coupants d'une cueillette sensible. « Miettes de maquis, / dans ses sandales lacées, / elle rêve de tourbières, / de joncs et d'eau, / de boues qui claquent. » Ainsi le paysage accueille la parole comme la parole s'y ouvre, « Quelques crêtes, / un instant, répondent aux hasards / de la main ». Les mains dans les poches, et les bagages dans la tête, le voyage comme il nous importe, en sa solitude solaire, et belles ombres nous accompagnent, et belles ombres nous ensèrent. « Que dire des souffles ? »

Jacques LÈBRE
La Mort lumineuse

[L'Escampette, 2004, 110 p., 15 €,
 ISBN: 2-914387-49-0]



9 782914 387491

• Ce sixième recueil de Jacques Lèbre est composé de cinq séquences de poèmes ; « La mort lumineuse », réflexion tôt nourrie sur la disparition :

« C'est dans le jardin autour de l'église
 que mon père m'apprit à bêcher la terre.
 Et les débris d'os, on les jetait dans un coin. »

est en étroite relation avec « Le cœur cette pompe », dernière séquence toute musicale – composée de quatorze poèmes de quatorze vers, chaque dernier vers repris comme premier du vers suivant – instillant un rythme, une circulation presque sanguine interrompue brutalement par l'annonce de l'hospitalisation du père.

« L'absence de circonférence » et « Un écho de la mer dont je suis loin » privilégient la relation directe, la sensation immédiate comme présence au monde.

« Et ta voix, La pauvre voix, de même
 façon que ce colloque,
 a-t-elle part à ce monde où le merle ajoute
 une clarté ? »

Monde que le poète questionne dans une langue tour à tour prosaïque et rigoureuse, dans un va-et-vient constant entre le paysage et des interrogations qui transcendent le pessimisme du poème et qui, par l'exercice de la compassion, nous donnent à lire un livre généreux.

Armelle LECLERCQ

Pataquès

[Comp'Act, 2005, 180 p., 21 €,
ISBN : 2-87661-346-8]



9 782876 613461

● Voici la langue de ville, comme on s'y promène, un hasard de rencontres sonores, un babil ce pataquès oui, un babil de Belleville, Belleville synecdoque, Belleville le tout et la partie, invention du quotidien, ce toujours-là journal, « Moi ma maladie c'est la solitude, c'est la solitude ma maladie. » dans la foule des poèmes et des rencontres.
« Me tombe tournoyant dans la main, / Vrille jaune, / Une foliole de catalpa, / Tel moulin / D'or que la cuiller bat... » dans la ronde des tournures.

Sophie LOIZEAU

Le Corps saisonnier

[Le Dé bleu, 2001, 104 p., 11,50 €,
ISBN : 2-84031-142-9]



9 782840 311423

● Un livre s'ouvre par « je dis », imprimé en caractères gras, ainsi souligné dans le texte. « Je dis » est le corps du texte, saisonnier ou pas. « Et puis j'ai prononcé mon corps. » Le corps n'existe que de ce qui le frôle, le griffe, le pénètre, et « saisonnier » le rapproche de la sensation simple qui le sert. Un livre se ferme par « l'instant », imprimé en caractères gras, on pourrait donc le noter par : « Je dis [...] l'instant. » Simple phrase qui vaut manifeste, à ceci près que « le corps saisonnier » nous donne à lire l'ambition qu'elle proclame et complexifie, instant saisi et perdu, dans une écriture dont la sensualité est le mètre. « Par là où se fourrent / Toutes les langues ».

Sabine MACHER
Himmel und Erde,
suivi de Carnet d'a

[Théâtre typographique, 2005, 13 €,
 ISBN : 2-909657-29-9]



● Tout le charme de ce *Carnet d'a* (précédé de *Himmel und Erde*) tient dans de brèves notations prises au quotidien sans date ni ponctuation, dans une syntaxe bousculée, inhabituelle (« il pleut tout droit depuis ce matin tôt »), / qui donne à la langue une saveur nouvelle.

Anecdotes, pensées, remarques impromptues dénotent une fraîcheur de perception, une fantaisie certaine; la simplicité travaillée de l'écriture qui joue sur les voyelles (« carnet d'a carnet d'o »), les couleurs, les matières, les détails intimes, pourrait nous évoquer Sei Shonagon, qui, au Japon, vers la fin du x^e siècle, rédigea des *Notes de l'oreiller* (*matura no shoshi*) prises « au fil du pinceau ».

« Il reste une fraise rouge dans le bol
 en verre bleu indigo
 la théière est vide
 les rêves sont écrits. »

Le rythme vif qui bute sur la page pour rebondir sur la trame des carnets et des jours évoque une chorégraphie des gestes au quotidien, que le travail de mise en pages épouse parfaitement. Cette étrangeté de la langue (l'allemand étant la langue maternelle de l'auteur) trahi une interrogation, un trouble quant au sentiment de présence-absence au monde.

Vannina MAESTRI
Mobiles

[Al Dante, 2005, 148 p., 17 €, ISBN : 2-84761-098-7]



● *Mobiles* – où les formes changent au gré des vents et des souffles – et changent en elles-mêmes aussi bien que d'emplacements, dans ce tremblé où la gorge hésite et traverse, cinéma de la parole, silence, et pourtant elle tourne. Une aventure, dans la prolifération maîtrisée, du fragment moderne, qui fossilise, dans la découpe et le montage, anecdotes, théorie, fiction... le bruissement discontinu de la conversation. « J'aimais énormément / cet objet / il était tout à fait / impossible / de dire / ce que c'était » Voici le langage aujourd'hui renvoyé dans ses cordes, dans le frottement des icônes.

Christophe MARCHAND-KISS
Alter ego, suivi de Biography

[Textuel, coll. « L'œil du poète », 2005, 222 p., 20 €, ISBN : 2-84597-124-9]



9 782845 971240

● « Tulipes dans poubelle est un accélérateur de temps » : voici un récit-poème sans identité(s) ou plus exactement dont le jeu consiste à élaborer des identités floues aux dénominations improbables (ego/jequoi/elle) « dans un sabir qui l'amuse et qui l'exaspère ». Ceci est un roman d'amour de quand la vie bascule, où se mêlent proses et vers, « il s'y perd, c'est une question de respiration », de quand la vie bascule, quand toute perception cède à la panique, « elle prend jequoi pour la représentation fidèle d'un cartel », et, rassurons-nous, il n'y a pas de fin heureuse, parce qu'il n'y a pas de fin non plus.

Thierry MARTIN-SCHERRER
La Fenêtre immobile

[Lettres vives, coll. « Terre de poésie », 1996, 79 p., 14,33 €, ISBN : 2-903721-72-6]



9 782903 721725

● Il s'agit d'une célébration, la naissance d'un jour. « Veni creator » était le titre initial de ce recueil, en référence à J. S. Bach, symphonie du jour où alternent une prose imagée et des vers concis. La fenêtre immobile qui découpe et encadre, premier instrument de l'aube qui la traverse, « pupille découpée de main d'homme », « fenêtre établie pour l'histoire du jour » comme leitmotiv. Avec le jour naissant s'esquissent quelques mesures : « Bruits de porte », « De répons sonores », « Métrage lointain de coq en coq ». L'homme participe à ce concert :

« pépite des pas
 d'homme relevé
 sachant où il va »

L'harmonie se dessine – « des gestes simples naissent dans la cuisine », « main éprise de la rondeur du bol » –, accordée à la montée du jour et à « la lumière qui installe et corrige le monde ». Tout est résonance familière, accord amoureux.

Avec ce premier recueil de poèmes, Thierry Martin-Scherrer fait entendre une prose musicale et lumineuse, mûrement réfléchie et orchestrée. L'homme s'inscrit au cœur de l'univers, en relation étroite avec les éléments :

« Joug des pas
 reportant au sol
 le temps imparti
 Métronome humain
 pour jouer encore
 la partition
 de l'éternité »

MAURICE LBLBL

[Dumerchez, coll. « Double hache », 2001, 96 p., 15 €, ISBN : 2-912927-44-7]



● C'est Maurice Regnaut qui signe maintenant Maurice, comme on écrit pour oublier son nom. *LBLBL* est une alternance de proses – de lettres, L – et de vers – blues, B. Voilà pour le titre, sibyllin justement. Les destinataires des lettres ? Louis Aragon, Bernard Dort et Arthur Adamov, de vraies lettres, c'est-à-dire écrites sans que leurs destinataires puissent les lire, de vraies lettres, c'est-à-dire écrites après coup, le seul, la disparition, de vraies lettres, mais qui toutes jouent de cette vérité que l'on nomme fiction. Le poème, le blues, par définition, n'a pas de destinataire. « De pas un, de pas une, de moi pas plus je ne sais le nom, / comme si tous provenaient, moi avec, de quel autre monde ». On sera attentif à ce que, traducteur, Maurice traduit de sa propre langue, désespérément, « Ô nuit sans donjon, ô soleil qui tarde, » au monde qui n'en finit pas de courir à sa perte, et voici pour nous cette langue de l'élegie, et combien précieuse à nos yeux, et combien superbe.

Éric MEUNIE Poésie complète

[Exils, 2006, 180 p., 17 €, ISBN : 2-912969-62-X]



● *Poésie complète*, un titre surprenant, pour un premier livre de poésie. Une sale bête qui aboie en couverture et, pis encore, montre les crocs. Un ensemble composé de petites proses numérotées dans un ordre dégressif (de 919 à 14), mais :
- un même nombre peut se répéter (par exemple, trois textes portent le numéro 308) ;
- il y a des trous, on passe ainsi du numéro 900 au numéro 767 ;
- la dégressivité de la numérotation accompagne celle de l'encombrement des textes : on passe du paragraphe à la ligne, et même à la demi-ligne pour les dernières séquences, comme si la prose cherchait le vers.
La désignation « complète » ne renvoie donc pas à un ensemble clos, constitué de la totalité des éléments pouvant y être rassemblés, mais plutôt à une conception de la poésie ainsi désignée, au fragment plutôt qu'à l'aphorisme, dans une quête constante, quelquefois réjouissante, souvent grinçante, de la cynique précision. Je pourrais renvoyer aux « poésies » de Ducasse, et la chose ne serait sans doute pas totalement idiote. Soyons simples, et saluons ici un livre simplement utile, on dit salutaire, qui interdit la pratique de la citation parce qu'il réfute l'aphorisme en le calquant, et le calquant le recale, et simplement la dernière séquence, numérotée 14 : « Jouir de peur. » On voit bien que ce ne peut être le mot de la fin.

Emmanuel MOSES
**Dernières Nouvelles
 de Monsieur Néant**

[Obsidiane, coll. « Les solitudes », 2003, 110 p., 13 €, ISBN : 2-911914-56-2]



9 782911 914560

● Découpé en onze sections de poèmes qui, de Rama, au village grec, à Paris, nous promènent dans une prose variée allant de la sarabande à la description vivante du « Marché à la viande » en une seule longue phrase, ce recueil à l'écriture libre mêle des fragments de mémoire, de paysages, des dialogues à la Tardieu, maniant l'humour avec discrétion. Souci du rythme et souci de la forme se lisent dans ces poèmes qui privilégient le quotidien aîlé. La poésie affleure dans ce mélange de grotesque, d'auto-ironie, de remarques prosaïques et de réflexions mélancoliques, qui donne ce ton si particulier à Emmanuel Moses.

Sandra MOUSSEMPÈS
Vestiges de fillette

[Flammarion, coll. « Poésie », 1997, 171 p., 14,94 €, ISBN : 2-08-067411-0]



9 782080 674111

● Ce recueil nous projette par bribes, éclats de mémoire, déchirures de la conscience, dans un univers de femmes-enfants confrontées à l'expérience violente de leur corps. Ce mélange de cruauté et d'innocence, d'une rare perversité (référence est faite à la comtesse de Ségur), est servi par une mise en pages et une typographie particulièrement travaillées. La chambre noire de la mémoire dévide ces « Éléments et réflexions » : corps meurtris, regards écarquillés dans un mélange de couleurs acides, de fards et de laques mauves, violets, qui travestissent l'innocence de corps blêmes.

« La chambre est un gouffre » où « tout œuvre se doit de garder le secret ».

Dans « Transes-mutations », « Fixations enclenchées », « Espoirs sans tain », les effets de miroir, les images déformées révèlent une identité brisée, éclatée. Référence est faite dans les poèmes, à Berlin, à la musique techno sound, à Londres, à la vie nocturne comme tentatives de reconstitution d'une identité malmenée. Tentatives qui se lisent dans des improvisations, des bribes de poèmes versifiés, autant d'essais de voix pour échapper au vertige, à l'envoûtement des souvenirs qui guettent.

Gilles ORTLIEB
Meuse Métal, etc.

[Le Temps qu'il fait, 2005, 83 p., 13 €,
 ISBN : 2-86853 427 9]



● Dans ce recueil en sept sections, la prose vagabonde de Gilles Ortlieb gagne en ampleur et en souplesse. Dès le premier poème de « Beligiques », le ton est donné :

« Cela /aurait pu débiter, une fin
 de septembre » pour s'achever par
 « Cela, / ou la vacuité légèrement déhanchée
 d'un dimanche ».

Cet état de vacuité, qui n'exclue ni l'inquiétude ni l'anxiété, permet au poète d'enregistrer « des Saynètes entre-temps disparues » avec précision, détails parfois dérisoires, mais transcrits avec une grande humanité, dans une prose alerte qui sollicite le lecteur :

« et la résille lâche des routes de campagne ».

Dans « Loin d'Uckange », « des cars scolaires à la robe tournesol » rehaussent une poésie descriptive où les scènes sont esquissées sur le vif.

Un détail intéressant nous est livré sur la vision du poète :

« Quitter l'endroit en repensant aux couteaux
 obliquement posés
 sur certaines toiles de Chardin et qui servent,
 paraît-il, à indiquer la profondeur de champ. »

Dans « Abords » c'est l'écriture qui finit par entraîner le regard, regard qui s'exercera jusqu'à soudain trouver le détail qui comble le poète. Est évoqué aussi l'enfermement par l'écriture. Ce regard qui poétise des scènes du quotidien, des déplacements ferroviaires, dans un vocabulaire précis (référence au Dictionnaire analogique de Niobey), illustre une fine sensibilité.

Jean-Luc PARANT
Les Yeux nouveaux

[Lettres vives, coll. « Entre 4 yeux », 2005, 56 p., 14 €,
 ISBN : 2-914577-28-1]



● Dans la suite de la trilogie *Les Yeux*, parue aux éditions José Corti, Jean-Luc Parant nous livre ce recueil, *Les Yeux nouveaux*, composé de six chapitres avec un dessin en frontispice de l'auteur, six chapitres dédiés chacun à l'un de ses six petits-enfants. C'est à l'enfance en nous que s'adressent ces poèmes, où l'auteur poursuit son travail sur les yeux entrepris en 1961.

Autant de chapitres, autant de propositions répétitives qui modèlent notre pensée, conduisent notre regard jusqu'à épouser un vertige qui s'insinue dans les circonvolutions d'« un cerveau en formation ». À travers ces comparaisons entre l'animal et l'humain, c'est à la naissance de la pensée que nous fait participer Jean-Luc Parant, à une véritable fête de la pensée : « La pensée est une transparence, un souffle qui traverse tout et qui sort par tous nos pores. »

Florence PAZZOTU

L'Inadéquat (le lancer crée le dé)

[Flammarion, coll. « Poésie », 2005, 110 p., 15 €, ISBN : 2-08-068781-6]



9 782080 687814

- Cinq parties composent ce recueil, qui s'ouvre sur « Les attendus » : vingt-quatre « Attendu que... » répétés comme autant de dés lancés sur la page, en blocs de poèmes serrés de sept à neuf lignes, occupant haut et bas de page alternativement. Élan du poème qui interroge la langue, bouscule la syntaxe – lieu du rire, de la joie, du vivre inconnu. Douze « Inconférences » en prose jouent sur des thèmes variés : le banquet, l'un, l'humide, le poème..., révélant une pensée poétique : « Car c'est de l'inconnu vivant, sans valeur déclarée, sans rien à déclarer que l'élan d'une vie. » Suivent « Gravité » : « gravité du réel, enfants... », comme autant de sismographies de la langue, l'épopée de « Pas-ça », et « Alors », où la langue est découpée, éparpillée et recomposée sur la page, illustrant l'adage de clôture : « Ni le chaos Ni la source tarie ».

Charles PENNEQUIN

Dedans

[Al Dante, coll. « Niok », 1999, 88 p., 12,20 €, ISBN : 2-911073-44-4]



9 782911 073444

- Difficile de trouver un titre plus bref. *Dedans* donne la scansion, déjà. Que de violence, de violente efficacité dans la répétition des phrases courtes. Entrée. Sortie. Pas de subterfuges, pas d'autres issues que de filer droit, la phrase courte est un couloir où l'on coule. Et se noie. Ici le lecteur voit voler en éclats ses propres illusions de lecteur qui croit avant que d'avoir lu. Qui croyait par exemple au « je » du narrateur. Qui s'imaginait pouvoir en tirer quelque chose. Un extrait. Une quintessence de récit. Une « quatrième de couv' », quoi. RAF : rien à faire. Où ça te conduit tu ne peux que te perdre – et c'est DEDANS.

Anne PERRIER

Œuvre poétique 1952-1994

[L'Escampette, 1996, 230 p., 18,14 €,
ISBN : 2-909428-49-4]



9 782909 428499

● Grande voix de la poésie suisse romande qui s'élève, limpide, Anne Perrier s'est donné pour mission de « recueillir le chant du monde ».

« Moi l'envolée

J'ai perdu dans les airs la trace des oiseaux

Moi l'écoulée

En dormant j'ai perdu la voix des passeurs d'eau

Je suis le chant qui s'en va tout seul entre terre et ciel »

C'est au prix d'un grand dépouillement, d'une solitude consentie, que « le chant comme tension extrême » élève l'art musical des mots jusqu'à rejoindre celui de l'oiseau.

« Tout est consenti

Je m'abandonne à l'oubli

Au silence de la nudité

Minérale du chant »

La vocation du poème serait d'épouser la divine lumière, sa légèreté dansante, comme une part d'enfance reconquise, lumière que la brièveté des vers – parfois simples tercets –, la justesse du choix des mots et des images captent dans leurs rets.

« L'éblouissement me parle

Moi

Porteuse d'ombre »

Accepter sa condition terrestre, ses épreuves, mais garder vivant ce chant ténu et cristallin – ainsi le poète s'acquitte-t-il de sa mission.

Nicolas PESQUÈS

La Face nord de Juliau, III, IV

[André Dimanche, coll. « Ryôan-ji », 2000, 115 p.,
24,24 €, ISBN : 2-86916-041-0]



9 782869 160415

● Dans la continuité de *La Face nord de Juliau, I et II*, ce recueil explore, sous forme de journal en prose pour *La Face nord de Juliau, III* et en six séquences versifiées pour *La Face nord de Juliau, IV*, le motif de ce massif ardéchois.

Nicolas Pesquès, avec ténacité, « dans une langue qui coupe, découpe et recoupe », « dans une langue qui fracture comme une bêche », extirpe de la colline « des phrases mises comme de la peinture, par toison et vœu de possession », des éclats de vision « où il conçoit la césure de ce qui lui est donné d'un bloc inséparable : la terre et le récit... ».

À la date du 21 janvier 1995, le bestiaire de la combe d'Arc conforte encore l'effort de lisibilité du poète : « Me débarrasser de ce qui n'est pas la colline. Ce vert, je mettrai encore une vie pour ne pas réussir à en dire avec précision les qualités. Je ferai comme la grotte, j'essaierai encore. »

Du 13 au 31 août 1995 est abordée la face sud de Juliau, la face ignorée où le motif de « la présence, séparation, oubli » relance le poème : « Dans le pointillé du poème – tantôt suture, tantôt béance – écrire est une couture dans la plaie, écrire ravive un infini avivement. »

Dans son désir de saisie du réel, le poète joue sur le clavier de l'écriture, la graphie, introduit des vers en anglais, multiplie ses tentatives d'approche.

Marc PETIT
Rien n'est dit

[Dumerchez, coll. « Double hache », 2001, 68 p.,
 12,20 €, ISBN: 2-912927-50-1]



9 782912 927507

● Marc Petit est traducteur de l'allemand – Trakl, les baroques ; romancier, aussi. Mais il ne faudrait pas lire ses poèmes comme de simples « addenda », de petits suppléments à une œuvre bâtie au dehors. C'est d'un poète d'abord qu'on découvrira *Rien n'est dit*. Le titre même semble pirouette et pied de nez, prend à rebours ce que l'on dit lorsque, fatigué, on s' imagine avoir lu tous les livres, etc. « La poésie ne s'arrête pas/elle commence. » Et le titre est bientôt démenti, et le démenti lui-même est aussitôt mis en doute, le paradoxe est unité de l'un et de l'autre, « au cœur de l'exil/nous habitons la capitale », le poème fait chanter le désenchantement, « cherchant dans la déchirure/d'un éclair qui s'éternise/l'impression d'avoir été ».

Yves PEYRÉ
L'Horizon du monde

[Fata Morgana, 2003, 60 p., 11 €, ISBN: 2-85194-605-6]



9 782851 946058

● *L'Horizon du monde*, recueil de Yves Peyré ponctué par les dessins à l'encre noire de Jean Capdeville, ouvre notre regard de lecteur. Une poésie vive, ardente, véhémence même, se saisit des détails du monde: « les arbres ralentissent la chute virtuelle de ce que l'œil pousse. » Un regard de poète et de peintre (« La coupure du bleu scinde le midi de ma tête, je vais avec ma moitié du ciel »), une poésie étonnement visuelle (« Pour qui est ici, il n'y a pas d'autre limite à la possession que la portée du regard »), nous restituent l'« éblouissance » de la lumière et ses vibrations subtiles: « Quand le bois se densifie, le soir se dégage d'un bémol. » Se font jour dans cette prose entrecoupée de laisses poétiques une force primitive, une gloire, un vertige que le réel vient tempérer:

« un oiseau gourmet fend les fruits du pin,
 il se gorge
 de pignons, le nuage tout a trace
 néglige

sa forme présente, il se grise de métamorphoses ».

Hervé PIEKARSKI

Limitrophe

[Flammarion, coll. « Poésie », 2005, 118 p., 15 €, ISBN : 2-08-068898-7]



9 782080 688989

● Le recueil s'ouvre sur une première partie, « Corps », composée de trois sections où la compacité du texte, le découpage des phrases, font que l'on progresse par à-coups dans le poème : « Pas de lieu pour le souffle. » La compréhension s'élabore « par césure et par césure seulement le contour ». Pris dans l'inextricable et la dissonance, le lecteur, « à peine la pacification ordonnée », est rejeté hors du texte. Il y a l'émergence d'une voix : « la mesure tremblée », « la soudaineté de l'attaque », « la voix non scandée », l'éveil « d'une voix elle seule verticale » aussitôt condamnée, qui démontre l'impossibilité et le refus du récit. La récurrence de thèmes repris comme des motifs dégage cependant une harmonique. La troisième section de Corps, dans l'apparition du « je » et du « il », dans le travail au corps à corps de l'écriture, l'effacement, la coupe, la déchirure (« Détruire dans la recherche de l'accès »), révèle la jubilation, l'exultation poétique. « Limitrophe », en quatre sections plus brèves, décroche ses phrases rapides, affûtées, qui nous atteignent : « Dans la nuque, dans la vitesse d'une pensée qui ne sait rien. »

Pascal POYET

Au compère

[Le Bleu du ciel, 2005, 48 p., 13 €, ISBN : 2-915232-22-9]



9 782915 232226

● « Au compère » : la dédicace est le titre. Compère : du latin *compater*, « parrain », littéralement « père avec ». « Le vouvoiement est la règle du compéragé. » Compéragé a désigné un lien spirituel entre les parents de l'enfant baptisé et le parrain. « Donc », une première partie dans laquelle les textes ornent la page de gauche, puis une seconde – intitulée sobrement « Bis » –, dans laquelle ils retrouvent la page de droite. L'ensemble relève sensiblement de la partition, qui organise la lecture, pour laquelle on s'efforcera de respecter les explications données par l'auteur dans un petit avertissement. Une page tient de la ritournelle, matinée de monologue intérieur, et la table est dressée avec un nombre réduit de vocables. La cérémonie peut s'achever par la lecture « au compère » de ce qui pourrait sembler une exhortation.

Nathalie QUINTANE
Saint-Tropez – Une Américaine

[P.O.L, 2001, 160 p., 14,48 €, ISBN : 2-86744-817-4]



9 782867 448171

● Une proposition avancée par Nathalie Quintane est une proposition qui trouve – à peine avancée – sa mise en doute, son démenti, son retournement formulés par Nathalie Quintane.

Une phrase est un ensemble – plus ou moins complexe – de propositions.

La phrase de Nathalie Quintane trouve donc, à peine avancée, et quelquefois dans son avancée même, sa mise en doute, son retournement, etc. L'ironie constante bouge des objets/vocables en leur disputant leur « réalité ». Voici une « méthode » – à Ponge plutôt que Descartes – appliquée à Saint-Tropez et à la « découverte » de l'Amérique, entre autres.

L'ironie constante bouge dans une langue neutre, atone, où la phrase ainsi bousculée loupe son but narratif, ainsi moqué pour produire autre chose. « Comme il se convertit, il est décapité, ce qui correspond dans l'armée romaine à une trahison. »

Le premier livre de Nathalie Quintane – publié par Cheyne – s'intitule *Remarques*.

« Remarques » convient bien au travail de Nathalie Quintane, qui, depuis, l'a étendu de la phrase au récit. Si l'on entend aussi par là qu'elle (se) démarque. « Nous vérifions dans leur bouche que nous sommes à l'ouest. »

Fabienne RAPHOZ
Pendant

[Héros-Limite, 2005, 72 p., 12 €, ISBN : 2-940358-03-6]



9 782940 358038

● Que se passe-t-il lorsqu'on s'occupe ? C'est comme quand on s'ennuie : des notes, des arabesques, autant de trous dans la page au sablier du corps... Voici donc ce *Pendant* de Fabienne Raphoz, un ce qui se passe pendant que ça se passe, mais aussi ce qui contrebalance dans ce qui se passe... une différence simultanée. « Entre évidences/et/nécessités/s'immiscent/les rejets. »

Il se passe tant de choses entre le presque et le rien de presque rien, voyez cette dernière page, en titre numérotée 62 : « Après,/très longtemps/après/: / de l'herbe ondule,/un trille parvient. »

Jean-Michel REYNARD

L'Eau des fleurs : romance

[Lignes et Manifestes, 2005, 334 p., 24,50 €,
ISBN : 2-84938-029-6]



9 782849 380291

● *L'Eau des fleurs : romance*, dernier livre de Jean-Michel Reynard, paru après sa mort, dans la continuité de ses sept recueils poétiques, retrace l'expérience d'une vie, expérience de la langue comme pratique quotidienne – en témoignent les datations et l'intitulé de deux des parties : « Fragments de journal d'un embaumeur » et « Journal de l'eau des fleurs ». Seule « L'Île » est à proprement parler un poème. La lecture du recueil dément le titre – du moins le terme de romance puisque l'on se heurte à une écriture compacte, faite de ressassements, tissée de réflexions philosophiques sur la langue, la mort. On se laisse cependant captiver par ce livre à l'abord rugueux, à la langue rêche, dont le rythme neuf résonne d'une étrange gloire et défaite tout à la fois. La magnifique préface de Jacques Dupin, « Démantèlement du barrage », atténue le heurt du texte et en constitue en quelque sorte le seuil.

Valérie-Catherine RICHEZ

Échappées

[L'Improviste, 2000, 102 p., 14,94 €,
ISBN : 2-9913764-04-5]



9 782991 376401

● Peintre et poète, Valérie-Catherine Richez nous offre ces *Échappées*, recueil d'histoires brèves, découpées dans la riche trame des rêves et des visions. Elle nous convie à « de très anciens rites d'avant les mots vertigineuses musiques de cailloux », à la recherche de « la langue de toutes les langues ». Elle nous saisit, cette écriture onirique et fondatrice, où violence est faite aux corps, à la chair : « Ne restait qu'un regard cloué dans l'émerveillement », jusqu'à atteindre « un accord transparent ». Incandescence et éblouissement mènent à l'ultime consolation : « faire disparaître soi de soi » dans un complet acquiescement – ne demeurant que le mystère.

Jean RISTAT
Le Déroulé cycliste

[Gallimard, 1996, 136 p., 22,11 €,
 ISBN: 2-07-0744809]



● Ce n'est pas tous les jours qu'un livre de poèmes est dédié à la bicyclette – qu'on se rassure, il est aussi question de tout autre chose. Ce *Déroulé cycliste* est aussi un déroulé de la méthode, il faut lire attentivement l'avertissement de l'auteur, une ode à la bicyclette et aux promenades qui la composent. Douze parties en tout, chacune dédiée aux différentes pièces – guidon, selle, fourche, pédalier, valve et sonnette, etc. – par quoi l'on monte le vélocipède et la neige des conversations. Pièces et main-d'œuvre, avec schémas de montage, le lecteur est prié d'avoir le nez dans le guidon. L'ouvrage est sous-titré *Roman* mais, dérotté cyclique, composé en alexandrins – douze parties en tout, et l'horloge sonne douze coups. « L'oubli des romances le givre dans les mains/Juste un assemblage de tubes et de triangles... Ce vélo-là ne franchit pas la ligne, il la dessine, c'est simplement beau, c'est souvent drôle, c'est – véritablement – une échappée, par un de nos poètes d'aujourd'hui dont je dis que les livres devraient être dans tous... les rayons.

Paul Louis ROSSI
Façiences

[Flammarion, coll. « Poésie », 1995, 210 p., 18,29 €,
 ISBN: 2-08-067141-3]



● Ce recueil marque un tournant dans l'œuvre poétique de Paul Louis Rossi, qui explore dans des poèmes plus brefs encore que ceux de *Cose naturali*, paru en 1991 (Unes), le processus poétique: (Mosaïques...):

« L'idée me vient de commencer par cela...,
 de nous pencher d'abord sur ces minuscules
 fragments de la cuisine du monde dispersés
 au fond de cette île, au large du continent »

Il rejoint en cela Francis Ponge dans *Variations d'Orpins* et Ezra Pound dans *La Lingua del si*, figures tutélaires qui nourrissent sa réflexion sur la forme.

« Ce n'est pas un hybride que je cherche,
 entre la prose et la poésie – C'est
 un objet plus simple, moins rigoureux,
 moins sophistiqué – Comme une belle
 peinture sur bois, sans prétention »

Cette diversité des formes poétiques que nous livre le poète dans « Non Fare la Furba », « Voyages en Italie », « Giotto », « La Chaise de Galilée », donne à ce recueil un éclat singulier, façiences que la mémoire enrichit d'émotions et d'images premières retravaillées.

Paul de ROUX

Allers et Retours

[Gallimard, 2002, 93 p., 13,50 €, ISBN: 2-07-076615-2]



9 782070 766154

• Les titres même des poèmes, « En allant vers Alike », « Kalamata », « Gare de Kalissia », « Musée de l'Agora », « Briclot Saint-Antoine », « Rue Buffon », « Ici et là », « En passant... », évoquent ces *Allers et Retours* et révèlent une extrême vigilance portée aux choses quotidiennes.

Le regard du poète ouvre le monde le temps d'une brève éclaircie. La pluie, l'orage – selon l'injonction du poète: « Dépouille-toi de la crasse de l'âme » – lavent l'inquiétude, l'anxiété, avivent la sensibilité, redonnant de la saveur aux choses.

D'une voix simple et retenue, le poète épouse le rythme des saisons, des lumières, déchiffre l'énigme d'un tableau, d'un visage entrevu dans une rame de métro, nous livrant ses visions fugitives.

En contrepoint à ces poèmes, les carnets de Paul de Roux, publiés aux éditions Le Temps qu'il fait, sous le titre *Au jour le jour*, réunissent des notes quotidiennes qui, selon la belle expression de Henri Thomas, constituent « une amorce » au poème.

Cette justesse de ton, cette extrême sensibilité le rapprochent de Marcel Arland, d'Antoine Jacottet et de Henry Thomas, avec lequel il fonda en 1969 la revue *Traverse* (en compagnie de Georges Perros et de Bernard Noël).

Caroline SAGOT DUVAUROUX

Vol-ce-l'est

[José Corti, 2004, 237 p., 17 €, ISBN: 2-7143-085-1]



9 782714 308511

• « Vol-ce-l'est ! Hourvari » Ainsi s'ouvre cette chasse effrénée, dans la colère et la dislocation de la langue, à la poursuite du « je », du « tu » et du « nous ».

Langue sauvage et nerveuse qui emprunte à divers lexiques (hallali, hourvari; orpins, joubarde...), ses mots obsolètes et convoque Villon, « Herbeille pour ta mangeuse », Racine, Phèdre. Le rythme seul apostrophe: « chaloupe le sens et carène le mot ».

Le poète est « grumier d'un vent sans hâte ».

L'enfance comme prélude, comme étonnement,

le « Il était une fois » des contes, tempèrent cette course aux sons. Il s'agit d'aller l'amble dans cette lecture qui nous saisit, dans l'écartement des parenthèses, d'épouser le voyage. Des lieux se dessinent, Naples, le Vésuve, Lisbonne.

La mémoire est convoquée (Proust), la peinture (Antonello de Messine). Se lit le déchirement entre peindre/regarder/écrire. Référence est faite

au journal, à l'intime: « L'Intime appartient à tous. »

Tantôt poèmes, tantôt prose, une recherche se fait jour, se lève un vent nouveau, parle une voix nouvelle.

Hélène SANGUINETTI
Alparegho, pareil-à-rien

[Comp'Act, 2005, 96 p., 22 €, ISBN : 2-87661-350-6]



9 782876 613508

● Une langue ressasse. Recommence toujours, s'essaie. Qui parle change de sujet – « Des voix, c'est insaisissable. » –, c'est le sujet qui parle qui change, énonce le désastre du monde et le désastre de celui qui parle dans ce monde-là. Flèche de tous bois pour une belle fantasmagorie, le poème danse la danse des monstres. « Et le prince est un / lépreux, une croûte, / et qui rampe sur le / parvis, / et le lépreux est un muet, / qui a des lèvres rouges, / plus rouges que rouge / toujours remuant des / cercles et des fonds de / forêt, des trous oui, / et les plus belles / montagnes, / tout mélangé, au fond / du bol. » Une écriture ample, à la fois généreuse et maîtrisée, livre peu à peu les fragments de ce monde et de ses désastres, et de ses monstres, de ce qui va disparaître et de ce qui n'est pas encore là. « Elles puent toutes ces bouches ! / Changeons de bouches. / Et raclons l'os. »

Hélène SANGUINETTI
De la main gauche, exploratrice

[Flammarion, coll. « Poésie », 1999, 150 p., 14,94 €, ISBN : 2-08-067625-3-]



9 782080 676252

● Un exergue énigmatique, « Poudre, Désert », au seuil de ce recueil construit en diptyque : une naissance ouvre la première séquence de « Fille de Jeanne-Félicie » :

« Fille de Jeanne-Félicie,
 Fille de Louis – Joseph,
 Fille de France,
 dans un berceau. »

Et l'aventure peut commencer en une suite de cinquante-huit strophes brèves et incantatoires entrecoupées de voix, d'interrogations, d'injonctions :

« L'Aventure commence là où l'assiette
 toute blanche qui n'a jamais servie,
 est posée en ornement. »

Le voyage, l'aventure de l'écriture font appel au passé, à la mémoire, à la tradition (valet, page, roi, dame, chevalier),

« Langue arrachée aux couches de tous les âges »,

et à la rébellion : « Invente, Énigme, Fille de. »

La seconde séquence, « De la main gauche », en prose, joue *exploratrice* des questionnements, des parenthèses, des exclamations, de la typographie pour retracer le récit de destins qui s'entrecroisent.

« Emilio, Fils de reine blanche et de Roi noir
 Chango, éclaireur, fils d'Antonio-José
 le capitaine »

Longue caravane composée d'étranges créatures qui le temps de cinq étapes, cinq haltes dans le récit, prétexte à raconter encore, déroulent une prose inventive et fabuleuse.

Éric SARNER

Sugar

[Dumerchez, coll. « Double hache », 2001, 84 p.,
12,20 €, ISBN: 2-912927-56-0]



9 782912 927569

● Le poème commence par une légende parce que son titre en est une. Donc, plus précisément, le poème va être la légende de l'image que le titre nous donne. Le poème boxe. Il magnifie les boxeurs. Le poème joue, la boxe est un souvenir d'enfance, une histoire de nouvelles à la radio, un presque rien, et puis le poème boxe.

« Là aussi, ongles en dessous, rotation du poing
sur la trajectoire.

Il faut que les jambes portent parfaitement
le corps, les reins, les épaules. »

Le poème boxe, il raconte l'histoire. De l'enfant,
du boxeur. Le poème est légende.

Jean-Luc SARRÉ

Affleurements

[Flammarion, coll. « Poésie », 2000, 115 p., 13,57 €,
ISBN: 2-08-067-982-1]



9 782080 679826

● Jean-Luc Sarré écrit une poésie du quotidien, trouée de brusques éclats de couleurs, d'odeurs ; son regard s'accroche aux moindres faits, qu'il nous livre bruts. La poésie naît de subits décalages, et cette écriture tendue ne trouve refuge que dans la chambre « pour rehausser le bel ennui derrière les volets clos » et dans le jardin, lieux fermés où s'élabore le poème.

« Pourtant, ce soir, au lieu de ces phrases
que l'impatience consume, j'aimerais avoir
des mains terreuses, les inquiétudes
du jardinier. »

Cette inquiétude ontologique se lit dans une syntaxe heurtée ; la déambulation dans la ville est une perpétuelle sollicitation qui offre une respiration au poète.

« Le jour n'est vaste que sous les yeux,
et pour ne pas sombrer, j'incorpore
vert et jaune
– cet ancrage – le vase de jonquilles près
de la fenêtre. »

Jean-Claude SCHNEIDER
Sentes dans le temps

[Apogée, coll. « La rivière traversée », 2001, 63 p.,
 10,36 €, ISBN : 2-84398-093-3]



9 782843 980930

● Il s'agit bien dans ce recueil de creuser la langue, l'épaisseur de la langue et l'épaisseur du monde pour y dessiner des *Sentes dans le temps*, jusqu'à atteindre ces moments d'équilibre comme celui où « le plongeur, à Paestum, s'éternise dans sa chute ». C'est tout l'enjeu de ce poème qui, dans une écriture fragmentée, tente de dégager de la pâte du monde « la toute jeune herbe de dire ». L'âpreté de la langue – en de longs vers rugueux – emprunte pour cela trois cheminements : « Avec ton ouïe bourdonnante », où il s'agit d'entendre, « Fragment du futur », où il s'agit de percevoir ce qui dessine, et ce vieux « Geste de finir », où le poète « zélé journalier du vain, du vide » pactise avec le dire, le besoin de dire pour s'apaiser dans le côtoiement simple des choses : « Me font signe, bol, cruche et pain. »

Ryoko SEKIGUCHI
Héliotropes

[P.O.L., 2005, 17 €, ISBN : 2-84682-104-6]



9 782846 821049

● Il faut en tout premier lieu saluer le travail de Ryoko Sekiguchi qui vit à Paris depuis 1997 et écrit directement en français depuis 2003. Ce recueil, qui se présente sous la forme de soixante-dix blocs de poèmes de longueur variée, est un hommage à la forme poétique de la « muwashshah » pratiquée dans l'Andalousie arabe du Moyen Âge. Promenade botanique et ornithologique née dans « quelques jardins tropicaux du Portugal », respiration, mesure de l'espace : « Seul, lentement ; / mais sans peine / toutefois, il se / glisse entre des / interstices infimes, / son ombre travers- / ant à présent ici / même en diagonale. » Poésie aérienne et phonétique : « sur cette terre / clairement deli- / mitée, seuls les / oiseaux appellent / les plantes par / leur propre nom, / », enchantement des sens et des sons ; « ... si les ailes emportent les / oiseaux et si les noms nous donnent les plumes qui / les portent, qu'ils nous les donnent quelle que soit / leur forme, la chaleur étuvée jaillie / jusqu'à la / gorge n'en sortait plus pendant un moment. » Ryoko Sekiguchi nous entraîne dans une écriture sensorielle où sont évoqués les noms des plantes, sans jamais les nommer, laissant aux oiseaux le soin de les polliniser et de nous les restituer dans leur mystère et leur prononciation intacte.

Jean-Baptiste de SEYNES

Vent, une étude

[Obsidiane, coll. « Les solitudes », 1990, 80 p., 9,45 €

I. Âge poreux, 1990, 64 p., ISBN : 2-904469-58-4

II. Vif, 1994, 64 p., ISBN : 2-904469-83-5

III. Leçon d'adieu, 1995, 96 p., ISBN : 2-904469-85-0]



9 782904 469589



9 782904 469831



9 782904 469855

● Ce triptyque au titre ambitieux, *Vent, une étude*, eu égard au poème de Saint-John Perse, épouse une parole parcimonieuse, une voix rogue. « Nous, la langue qui a trop creusé/des langues après d'autres/un âge contre l'autre/sans finir » L'homme, à peine une ombre, pesant peu, en quête d'un langage et d'un face à face impossibles, traverse comme en un jeu de miroirs les trois parties du recueil : « Entre », « Âge poreux », « Jour le jour ». Incomplétude, dualité sont les thèmes majeurs de cette poésie qui, dans les torsions de la langue, le jeu des assonances et des répétitions – « pesant le vain et la vie », « Il fut ce qu'il en fit » – se heurte à l'éparpillement, à la dispersion, au mensonge. Poète du dénuement, de l'ascèse, Jean-Baptiste de Seynes, dans la proximité de poètes comme André Frénaud, André du Bouchet, Jean-Claude Schneider, poursuit son travail sur la langue : « comme/un grand bol de seul/qui ne décolère pas » (« Mes maigres », revue *Moriturus*, n° 5, août 2005, éditions Fissiles).

Annelise SIMAO

Pas tes mains mais ma bouche

[La Dragonne, 2001, 90 p., 13,57 €,

ISBN : 2-913465-15-3]



9 782913 465152

● Voici une histoire d'amour. Voici un livre de poèmes d'amour, un livre, pas un recueil, à préciser même si je tiens que « poème d'amour » est une sorte de tautologie. Un livre poème d'amour donc, qui relève de l'affect comme de la peau, sans d'autre issue que l'incertitude de la guerre amoureuse : le désordre induit par le poème, oui, ne cède pas aux illusions de l'harmonie – qui n'est jamais amoureuse, mais toujours municipale. « Aux questions torturées que l'homme jette/je réponds : c'est cogner là où il saigne. » La danse est érotique, ou n'est pas, et comme elle danse, ici ! « Dans mon ventre tout droit tu te plantais [...] accomplies tes eaux vives me barbouillent. » La danse est vive, dans une forme serrée qui s'ouvre quelquefois au sonnet : la promesse du titre – superbe – est tenue.

Sébastien SMIROU

Mon Laurent

[P.O.L, 2003, 80 p., 16 €, ISBN: 2-86744-981-2]



9 782867 449819

● « Puis si rien ne remue l'herbe du tableau contemplé parfois » Le portrait dans le poème est le portrait sur lequel porte le poème, qui porte le portrait de qui regarde le portrait sur lequel le poème porte le regard, le regard du portrait illumine le regard de qui passe et l'admire, et *Mon Laurent* est un magnifique portrait, oui, de Laurent dit le Magnifique. Poème en vers justifiés, dont les blocs-strophes s'approprient le susdit portrait et amalgament les regards, « d'où ce double chez lui ressasseur somnambule de la phrase ». Le poème est une structure carrée, il est composé de huit parties de huit pages, chaque page de deux strophes de quatre égal huit vers, le mètre est libre, le vers est justifié, et il mesure huit centimètres. Le format est dit à l'italienne, comme de juste, « imite assez en cela la phrase et les amis des animaux blessés ». Le regard s'apprivoise, l'objet est superbe, le poème d'une efficacité belle, tout à sa mesure.

Alain SUIED

Actes de présence

[La Lettre volée, coll. « Poésie », 1999, 56 p., 14,50 €, ISBN: 2-87317-103-0]



9 782873 171032

● Dans un langage simple, volontairement dépouillé, ce recueil composé de deux parties, « Actes » et « Présence » (pour répondre au titre), chacune de dix poèmes en vers, creuse le questionnement de l'être et de la parole. Un rythme, une voix singulière résonnent en nous, éveillant ce manque, cette incomplétude fondatrice de l'homme. Au cœur de la confusion, de la destruction, le poème est ce fragile espoir qui véhicule la parole du poète et noue le dialogue avec le lecteur.
« Le ciel et la mer ne se répondent plus / Tu dois porter le fardeau / de la parole / tu dois réunir / fagot après fagot / le bûcher de nos jours / Tu dois allumer le feu / et guider l'étoile oubliée / de l'être. »

Christophe TARKOS

Pan

[P.O.L, 2000, 256 p., 21,34 €, ISBN : 2-86744-748-8]



9 782867 447488

● *Pan* est la disposition en volume de textes parus dans des revues scrupuleusement citées en table des matières, et qui en deviennent ainsi presque les coauteurs, mais ce n'est pas un simple recueil : ici, l'éclatement proclamé fait bloc. « Un dépossédé ne renie pas les restes qui s'apparentent à des travaux faits pour accumuler... » *Pan*, grand morceau d'étoffe qui dépasse ou pend, morceau de mur, face d'un objet (voir *Le Robert*), *Pan*, onomatopée, la flûte et son dieu lubrique, le désordre, la ruine et le plaisir : un éclatement céleste. Éclats de rire du lecteur qui jubile devant l'amoncellement des catastrophes. « Tu vois, dire la vérité, c'est le poème. Tu vois de dire la vérité, le problème que ça pose. »

Esther TELLERMANN

Encore plus rouge

[Flammarion, coll. « Poésie », 2003, 231 p., 19,50 €, ISBN : 2-0806-8433-7]



9 782080 684332

● Dans ce recueil divisé en trois séquences : « État d'urgence », « Rouge couleur des nerfs », « Encore plus rouge », la poésie concise et le vers resserré d'Esther Tellermann, à la frontière du rêve et des songes, du monde des vivants et des morts, tissent une langue mystérieuse où s'inscrivent des chiffres – vaste espace incantatoire où le destin de peuplades anciennes « faisant narration de l'argile » échappe à la glaise, utilisant tablettes, rouleaux, outils de l'écriture et de la parole des dieux. Dans « Rouge couleur des nerfs » affleure la violence ; des hordes soldatesques investissent sa poésie, écartèlent les mots sur la page. La Terre comme partition de l'humanité

« Car cette terre est
musicale

fruitée teintée
suave... »

retentit d'interrogations, de plaintes.

« Encre plus rouge » développe un chant plus ample où se juxtaposent les vieux mondes, les mythes anciens : « Cassandre – Orphée – Iphigénie. » La richesse du vocabulaire – onyx, porphyre, gypse – fait de ce cycle un chant somptueux, racinien, où s'entrelacent visions, incantations – blanc de la page jusqu'à

« une note dernière
cristal

de 4 profondeurs ».

Michel THION
Ils riaient avec leur bouche

[Cheyne, 2001, 80 p., 13,50 €, ISBN: 2-84116-061-0]



9 782841 160617

● Commencer, en avançant une hypothèse selon laquelle tout dire ne se peut, et que c'est avec cet impossible et cet interdit que se joue la scène de l'écriture, qui relève à deux mains le défi quand elle ôte ses gants.

Peut-on dire l'horreur ? Ou bien l'horreur ne mine-t-elle pas déjà la parole, n'en constitue-t-elle pas le cœur ? Et ne pas prendre le risque n'équivaut-il pas à renvoyer la littérature aux panoplies des arts décoratifs et à l'insipidité des édulcorants ?

Ici, un narrateur incertain évoque un réel qui lui reste inaccessible, une violence faite au fou, à celui qui parle comme à celui qui se tait. Ici, l'efficacité tient dans une langue sèche, rapide, dans la brièveté de chaque séquence doublée d'une succession de propositions courtes : « Noir. Pas noir. Noir rien ne bouge. Pas noir des choses. Quelquefois elles bougent. Pas noir trop fort mes yeux ont mal ma bouche crie. Une chose bouge elle crie plus fort que ma bouche. »

Gérard TITUS-CARMEL
Manière de sombre

[Obsidiane, coll. « Les solitudes », 2004, 121 p., 15 €, ISBN: 2-911914-77-5]



9 782911 914775

● La manière noire suggérée par le titre illustre un procédé de gravure en taille-douce, qui permet de rendre les couleurs les plus délicates, notamment des effets de noirs veloutés et profonds. Dans *Manière de sombre*, le poète, en connivence avec ce procédé, déploie un thrène sous forme d'un triptyque.

« Fougères Ronces » est composé de trente-trois chants douloureux que la contrainte des douze pieds « dans l'épuisant combat entre ciel et mémoire » tente de contenir. Ils bordent une section en prose, « Serré dans le jour », composée de trois parties égales où le poète « use ses mots au feu de la langue » dans un dialogue avec l'absente et creuse « cette fissure apparue dans l'épaisseur du temps... » qui le laisse « inerte et muet irréparablement », « dans l'immortalité d'être ».

La ronce cependant fait son travail d'enfouissement, et le recueil s'achève sur une sorte d'apaisement, une réconciliation, un magnifique espoir d'unité :

« Ah imagine le matin recommencé
 Un nouveau réveil où je te retrouverai
 Réunie aux premiers blémissements de l'aube
 Pour terminer notre lointain labour d'enfance
 Et montant au cœur disant telle fut la ronce »

Franck VENAILLE

La Descente de l'Escaut - Poème

[Obsidiane, coll. « Les solitudes », 1995, 117 p.,
13,12 €, ISBN: 2-904469-96]



9 782904 469961

● *La descente de l'Escaut*, poème élégiaque et noir marqué d'emblée par la maladie, le tremblement, le cri; poème que hale le « Marcheur d'eau », le « Marcheur, ô sentinelle », le « Marcheur sentimental », depuis la source, « l'eau très pure que tu vas suivre dans l'espoir fou de régénérescence ».

Wanderer du voyage d'hiver, confronté à l'angoisse du vide, qui se surprend à fredonner.

L'Escaut, qui charrie des blocs de prose, change de rythme, de forme, de couleur, nous révèle les fêlures d'un homme meurtri qui « sur la rive progresse dans la connaissance qu'il a de lui-même ».

Quête initiatique où l'homme et le fleuve ne font plus qu'un: « me voici organique au fleuve », « soutier, vous dis-je ». Le poète écrivant « se saisit du fonctionnement de son corps », ouvre les vannes de la mémoire, retrouve l'enfance, se rêve cheval fourbu et se libère de la peur, de l'angoisse, de l'appréhension, de la vile anxiété, de la contrainte. Vers et prose, d'une beauté sévère, font se lever mille visages, habitants de ces contrées plates, noyées de brume, échos de combats et de luttes, et ils atteignent au sublime: « halluciné, comme on aimerait qu'enfin il/sorte de la gorge: le grand cri rouge du couchant ».

Ainsi s'achève le voyage: « Me voici d'or vêtu.

Me retournant vers la source », éternel recommencement.

Guy VIARRE

Le Livre des parois

[Grèges, 2005, 140 p., 14 €, ISBN: 2-9519090-8-X]



9 782951 909083

● Chaque fois – chaque vers – le poème au pied du mur refuse la fuite. Le point terminal cingle l'espace de la page, et refuse ce qui respire et tente. « Petit tour de soi. / comme l'herbe fait de l'herbe. » Il n'y a pas de salut, et surtout pas ailleurs, c'est ici que ça se passe, dans le vers lui-même ainsi clos malgré la syntaxe, et qui évite pourtant le décorum de l'aphorisme dans l'ampleur de la pointe. « C'est une difficile guerre. qui mord la langue. »

A

- 7 Claude ADELEN **Soleil en mémoire**
7 Jacques ANCET **Diptyque avec une ombre**
8 Didier ARNAUDET et Jacques PERCONTE **À surveiller de près, à punir parfois**

B

- 8 Isabelle BALADINE HOWALD **Secret des souffles**
9 Marie-Claire BANCQUART **Avec la mort. Quartier d'orange entre les dents**
9 Olivier BARBARANT **Essais de voix malgré le vent**
10 Sylvia BARON SUPERVIELLE **Essais pour un espace**
10 Philippe BECK **Déductions**
11 Mathieu BÉNÉZET **Médéa**
11 Maurice BENHAMOU **Lettres des anges**
12 Patrick BEURARD-VALDOYE **Itinérance**
12 Zéno BIANU **Pour une éternité langoureuse**
13 Philippe BLANCHON **La Nuit jetée**
13 Yves BOUDIER **Fins**
14 Pascal BOULANGER **Jongleur**
14 Stéphane BOUQUET **Le Mot frère**
15 Patrick BOUVET **Chaos boy**

C

- 15 Jean-Luc CAIZERGUES **La Plus Grande Civilisation de tous les temps**
16 Nicolas CENDO **Désaccordé parmi les ombres**
16 Bernard CHAMBAZ **Été**
17 Pierre CHAPPUIS **Mon murmure mon souffle**
17 Judith CHAVANNE **Le Don de solitude**
18 Jean-Pierre CHEVAIS **Vénus n'en finit pas de naître**
18 Francis COHEN **Monsieur le gros monsieur**
19 Danielle COLLOBERT **Œuvres I, Œuvres II**
20 Francis COMBES **Cause commune**
20 Benoît CONORT **Écrire dans le noir**
21 Fabienne COURTADE **Il reste**

D

- 21 Henri DELUY
22 Cédric DEMANGEOT
22 Philippe DENIS
23 Olivier DESCHIZEAUX
23 Yves DI MANNO
24 Christian DOUMET
24 Ariane DREYFUS

E

- 25 Antoine EMAZ
25 Jean-Michel ESPITALIER
26 Marie ÉTIENNE

F

- 26 Sylvie FABRE G.
27 Emmanuel FLORY
27 Frédéric FORTE

G

- 28 Boris GAMALEYA
28 Isabelle GARRON
29 Jean-Louis GIOVANNONI
29 Antoine GRAZIANI
30 Philippe GUENIN

H

- 30 Bernard HEIDSIECK
31 Christian HUBIN

- Da Capo**
Obstaculaire
Nugae
La Chambre close
Un pré chemin vers
La Décharge des années lumière
La Bouche de quelqu'un

- Lichen, lichen**
Le Théorème d'Espitalier
Roi des cent cavaliers

- Les Yeux levés**
Intermittence des voix
Opéras-Minute

- Jets d'aile-vent des origines**
Face devant contre
Danse dedans
Coïncidences
Mondes récitatif

- Derviche/Le Robert**
Laps

J

- 31 Gilles JALLET **L'ombre qui marche**
 32 Frank André JAMME **La Récitation de l'oubli**

K

- 32 Petr KRÁL **Le Poids et le Frisson ou Moulé tremblé**

L

- 33 Virginie LALUCQ et Jean-Luc NANCY **Fortino Samano**
 33 Alain LANCE **Brefs du vingtième**
 34 Pierre LARTIGUE **La Forge subtile**
 34 Emmanuel LAUGIER **Suivantes**
 35 Jacques LE SCANFF **Miettes de maquis**
 35 Jacques LÈBRE **La Mort lumineuse**
 36 Armelle LECLERCQ **Pataquès**
 36 Sophie LOIZEAU **Le Corps saisonnier**

M

- 37 Sabine MACHER **Himmel und Erde, suivi de Carnet d'a**
 37 Vannina MAESTRI **Mobiles**
 38 Christophe MARCHAND-KISS **Alter ego, suivi de Biography**
 38 Thierry MARTIN-SCHERRER **La Fenêtre immobile**
 39 MAURICE **LBLBL**
 39 Éric MEUNIE **Poésie complète**
 40 Emmanuel MOSES **Dernières Nouvelles de Monsieur Néant**
 40 Sandra MOUSSEMPÈS **Vestiges de fillette**

N

- 33 Jean-Luc NANCY et Virginie LALUCQ **Fortino Samano**

O

- 41 Gilles ORTLIEB **Meuse Métal, etc.**

P

- 41 Jean-Luc PARANT **Les Yeux nouveaux**
 42 Florence PAZZOTU **L'Inadéquat (le lancer crée le dé)**
 42 Charles PENNEQUIN **Dedans**
 8 Jacques PERCONTE et Didier ARNAUDET **À surveiller de près, à punir parfois**
 43 Anne PERRIER **Œuvre poétique 1952-1994**
 43 Nicolas PESQUÈS **La Face nord de Juliau, III, IV**
 44 Marc PETIT **Rien n'est dit**
 44 Yves PEYRÉ **L'Horizon du monde**
 45 Hervé PIEKARSKI **Limitrophe**
 45 Pascal POYET **Au compère**

Q

- 46 Nathalie QUINTANE **Saint-Tropez – Une Américaine**

R

- 46 Fabienne RAPHOZ **Pendant**
 47 Jean-Michel REYNARD **L'Eau des fleurs: romance**
 47 Valérie-Catherine RICHEZ **Échappées**
 48 Jean RISTAT **Le Déroulé cycliste**
 48 Paul Louis ROSSI **Façences**
 49 Paul de ROUX **Allers et Retours**

S

- 49 Caroline SAGOT DUVAUROUX **Vol-ce-l'est**
 50 Hélène SANGUINETTI **Alparegho, pareil-à-rien**
 50 Hélène SANGUINETTI **De la main gauche, exploratrice**
 51 Éric SARNER **Sugar**
 51 Jean-Luc SARRÉ **Affleurements**

52 Jean-Claude SCHNEIDER
52 Ryoko SEKIGUCHI
53 Jean-Baptiste de SEYNES
53 Annelise SIMAO
54 Sébastien SMIROU
54 Alain SUIED

T

55 Christophe TARKOS
55 Esther TELLERMANN
56 Michel THION
56 Gérard TITUS-CARMEL

V

57 Franck VENAILLE
57 Guy VIARRE

Sentes dans le temps
Héliotropes
Vent, une étude
Pas tes mains mais ma bouche
Mon Laurent
Actes de présence

Pan
Encore plus rouge
Ils riaient avec leur bouche
Manière de sombre

La Descente de l'Escaut – Poème
Le Livre des parois



... information suffisante et d'un accès aux livres produits, et nous en sommes désolés, et pensons que cette situation peut, doit poser question; enfin, les anthologies en ont été exclues, dans un souci (naïf?) d'honnêteté, puisqu'il s'agit d'un exercice qui y ressemble. Pour se limiter au seul champ du contemporain, saluons donc ici le *49 Poètes: un collectif* de Yves di Manno, le *Poésie en France 1938-1988, une anthologie critique* de Henri Deluy, sans oublier les anthologies publiées à l'occasion des Biennales du Val-de-Marne... Cela, donc, n'est pas un panorama mais, plus modestement, un échange entre deux lecteurs. Deux libraires se rencontrent, croisent leurs impressions, en s'efforçant, dans leurs choix, de donner une (petite) idée de la multitude: des esthétiques, des écritures, des aventures éditoriales... Bref, de la diversité et de la vitalité – oui – des poésies françaises. Comme pour toute entreprise anthologique, on se dira qu'il y a trop de ceci, pas assez de cela... Mais baste. On manque de tout. Et nous n'avons nul besoin de ce commentaire pour éprouver déjà des remords, mais que nul ne s'inquiète: la contrainte n'est pas l'oubli. [...]